451

CHANSONS

RÉVOLUTIONNAIRES.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU

Cote 451

PROSPECTUS

D'UN NOUVEAU JOURNAL,

en vaudevilles

Par les Auteurs de la Prise des Annonciadees.

Te veniente die, te, decedente, canebant.

VIRG. Georg.

1789.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT

PROSPECTUS

D'UN NOUVEAU JOURNAL,

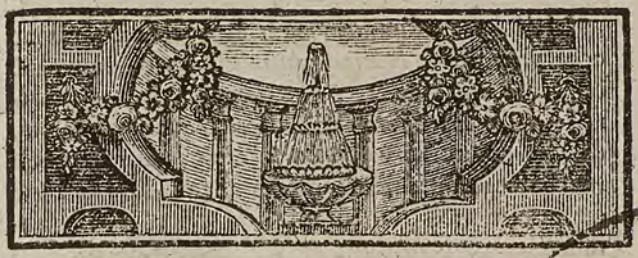
Pour les Amateurs de Paris des Annonces, etc.

Paraissant Mer., Jeu., Sam., et Dim.

Vers Cinq.

AVERTISSEMENT.

En nous avouant les auteurs de la *Prise des Annonciades*, nous déclarons que nous ne le sommes pas de l'espèce de *suite* qui a paru sous le titre de *Réponse*, & que quelques personnes ont attribuée à la même plume, malgré la différence de ton & de style. Notre goût peut bien être de rire quelquefois, mais notre intention n'est jamais de blesser.



PROSPECTUS

D'UN NOUVEAU JOURNAL.

La Constitution touche à son terme. L'Assemblée Nationale poursuit ses travaux avec une constance infatiguable. Nous allons renaître de nos ruines ; & bientôt l'Europe étonnée reprendra le respect qu'elle avoit un peu cessé de nous porter. --- Il est tems que le François reprenne aussi son caractère distinctif & ses goûts aimables ; il est tems qu'il revienne à sa gaieté naturelle.

Eh ! comment résisteroit-il plus long tems à la tristesse & au sérieux qui l'accablent ! Comment ne succomberoit-il pas sous l'ennui journalier des Motions soporifiques de MM. B..... e, C.....e, Guy d'A..y, &c. &c. ou des Motions sanguinaires de MM. B.....e, R.....e, B..n, C..... r, &c. &c. ou sous la *lourdeur* assommante des Procès-Verbaux rédigés par MM. C.....s de L....h, du B..s de C....é, M...u, Curé de S...e, &c. --- !

Non, le François si gai, le Parisien si bon ne s'habitueront jamais à un tel régime.

Mais, nous dita-t-on peut-ê.re, il eſt tems au contraire que *la Nation* quitte ſa honteuſe frivolité & revête un caractère plus grave, qu'elle ſe familiariſe avec les idées abſtraites d'Adminiſtration, qu'elle connoiſſe enfin les principes ſur leſquels repoſe cette précieuſe indépendance qui la rend depuis ſix mois ſi heureuſe & ſi fière. --- L'ignorance conduit tôt ou tard à l'eſclavage, & les Deſcendans des *Francs* doivent être toujours éclairés, afin de reſter toujours libres.

Oui, ſans doute, il faut que les François ſoient éclairés; mais il faut encore qu'ils ſoient joyeux. C'eſt à ce double but que nous avons aſpiré; & malgré la foibleſſe de nos talens, il nous a paru qu'il ne nous ſeroit pas impoſſible de l'atteindre par le moyen facile & gai d'un *Journal en Vaudevilles*.

Tel eſt celui que nous avons l'honneur d'annoncer au public. A dater du premier Janvier prochain, il paroîtra tous les matins, & nous oſons nous flatter que cette eſpèce de Procès-Verbal aura peut-être autant de ſuccès & plus de débit que les Procès-Verbaux en proſe, imprimés chez Baudouin, & que perſonne n'a encore pu lire.

Un Journal en Vaudevilles ! qui ne voit déja le Peuple de Paris ſourire! qui n'entend l'Ouvrier, la Marchande de modes, le Fiacre, la petite Maîtreſſe, le Soldat de la Garde-Nationle, & (que ſavons-nous?) plus d'un *honorable Membre* peut-être, égayer ſes travaux ou diſſiper ſes ennuis, en chantant les motions ſavantes & lumineuſes que nos Orateurs nous préſentent chaque jour dans la tribune aux harangues!

Et que dirons-nous de ces Troubadours mo-

dernes, de ces chanteurs publics qui, depuis longtems, ſont en poſſeſſion de ne célébrer que des Saints ou des pendus, & qui ne ſavent entretenir le Peuple curieux & crédule que de miracles fabuleux ou de crimes atroces? -- Transformés en hommes nouveaux, on les verra déſormais promener de rue en rue notre journal & leur violon, ſe faire ſuivre de place en place par les flots ſans ceſſe renouvellés d'une foule attentive, & faire à toutes les heures retentir les carrefours, tantôt du Décret qui exclut du Miniſtère MM. de Mirabeau & Lanjuinais, tantôt de la ſavante diſſertation de M. de Lameth ſur la cocarde nationale, tantôt enfin du fameux *coupe-tête* inventé par M. Guillotin, & auquel la reconnoiſſance publique a déjà donné ſon nom.

Nous comptons ſoumettre inceſſamment au Public le fruit de nos travaux. Nous aurions même pu hâter ſa jouiſſance, ſi nous n'avions cru néceſſaire de revenir ſur nos pas, & d'offrir à la fois la collection de tous les événemens antérieurs, avant de nous mettre au courant de chaque jour. Tous les procès-verbaux de l'Aſſemblée nationale ont déjà été extraits & refondus, une grande partie eſt prête à paroître, & le reſte le ſera bientôt.

Nous avons tâché, autant qu'il étoit en nous, de varier les tons & les ſtyles.

Tantôt nous avons rédigé toute une ſéance ſur le même air.

Ainſi la ſéance de la nuit du 4 Août ſe chante ſur l'air : *Sans devant derrière & ſans deſſus deſſous*; & celle du lendemain ſur l'air : *Adieu paniers vendanges ſont faites.*

Nous avons cru qu'une partie de l'Assemblée nous sauroit gré d'avoir arrangé la séance du 2 Novembre sur le mètre & le chant *de la prose des morts ;* & que quelques Membre approuveroient que la séance où fut agitée la question de l'hérédité du Trône, fût mise sur l'air *des Folies d'Espagne.*

Dans la plupart de nos procès-verbaux nous avons fait usage du *Pot pourri*, mais en observant le plus souvent d'affecter toujours le même air au même Orateur.

M. le duc de la Rochefoucauld, par exemple, s'étant exprimé à-peu-près ainsi dans la Chambre de la Noblesse.

(Air : *Que ce fabiau soit par nous vérifié.*)

Que-nos-pou-voirs-soient-par-tous-vé-ri-fiés :
C'est ce qu'il-faut-en-cet-te-con-jonc-tu-re.
Et-pour-nos-rangs-sans-au-cu-ne-pi-tié,
D'no-tre-No-bles'-ra-bat-tons-la-moitié.

Il nous a paru convenable de lui consacrer pour toujours cet air de vielle, lequel caractérise assez bien le petit embarras qu'il éprouve en parlant, & que les uns rejettent sur son organe, les autres sur son esprit,

L'Air ; *Je suis Madelon Friquet,*
Et je me moque du caquet.

nous a semblé convenir parfaitement à M. le duc d'Aiguillon. Il dépeint à la fois sa légéreté, sa grace & le goût qu'on lui connoît pour se travestir

en femme. Les motions & les harangues de M. le Duc ſont toutes arrangées ſur le même air.

Nous avons cherché longtemps celui qui pourroit convenir davantage à la voix de M. Prieur. A la fin nous nous ſommes décidés en faveur de celui du grand Couſin : *Tous les hommes ſont bons.* Mais nous l'avons monté d'un octave, pour qu'il puiſſe le chanter plus commodément.

M. le Vicomte de Mirabeau nous a fait dire ſous main qu'il nous prioit de lui réſerver l'air de : *Vive le vin.* Ces deux Meſſieurs nous préparent peut-être quelques duos charmans.

Nous avions mis à part pour M. l'Evêque de Châlons, l'air : *Où allez-vous, Monſieur l'Abbé ?* Mais depuis que nous avons ſu qu'il faiſoit préparer ſes diſcours par M. du Rozoy, Auteur d'Opéras-comiques, nous avons laiſſé à Grétry le ſoin de lui compoſer ſa muſique.

Enfin, mais ſans nous y aſſujettir avec trop de ſcrupule, & ſans prétendre nous y aſtreindre pour l'avenir, nous avons diſtribué ainſi les airs ſuivans :

Je ſuis Lindor. — M. le Comte Matthieu de Montmorency.

Le malheur me rend intrepide : } M. le Comte
J'ai tout perdu, je ne crains rien. } de Caſtellane.

Je ſuis un pauvre miſerable. — M. Robeſpierre.

& nous avons réſervé

Pour M. le Marquis de Bonnay, l'air *de Joconde.*

Pour M. le Comte Charles de Lameth, l'air *de Malbrouck.*

Pour M. l'Abbé Maury, l'air *du Confiteor.*

Et pour M. le Comte de Mirabeau, l'air *des Pendus.*

Pour exprimer l'*improbation* qui, en dépit du Réglement, se manifeste quelquefois d'une manière plus ou moins bruyante dans quelques parties de l'Assemblée, nous avons fait usage de différens moyens. Nous avons employé tantôt des refrains connus, & tantôt des chœurs d'opéras.

Lors donc qu'un Membre de l'Assemblée, modéré, impartial, veut prendre la parole, ou que l'ayant prise il se permet encore quelques unes de ces expressions proscrites qui tenoient à la gothicité de nos aïeux, telles que *mandat*, *ordres*, *conscience*, aussi-tôt il s'élève un murmure gai, que nous croyons avoir assez bien rendu, en faisant chenter par toute l'Assemblée : *V'a t'en voir s'ils viennent Jean.*

Mais si le même Membre, bravant ce signe d'*improbation*, poursuit son discours, & propose, soit de rendre quelqu'existence à l'autorité Royale & quelqu'énergie au pouvoir exécutif, soit de sévir contre quelqu'acte de despotisme populaire, soit enfin de décréter quelqu'absurdité équivalente, alors nous faisons exécuter par une partie de l'Assemblée le chœur des démons que l'immortel Gluck a placé dans l'opéra d'Orphée, & chaque Membre répond : *non*, *non*, avec un ton & un accent de fureur proportionné au diapazon de sa voix. On juge bien que M. de Menou fait une partie de basse-taille, & que M. Bergasse de Lazziroule fait la haute-contre.

Quoique nous nous soyons presque toujours

renfermés dans le genre que nous avons adopté ; dans le genre du Vaudeville, il nous eſt arrivé quelquefois, mais rarement, d'employer la poéſie ordinaire, ſoit pour quelques récits, ſoit pour quelques diſcours, trop oratoires pour ſe prêter à la gaieté du Vaudeville,

Comment, par exemple, exprimer autrement qu'en grands Vers les grandes penſées renfermées dans les grands mots que nous débite la grande bouche de M. Target, quand il nous entretient du *grand-œuvre* de la régénération ? Ce ne ſeroit pas trop de Corneille pour mettre en vers ſes pompeuſes motions, & de le Kain pour les débiter.

Croit-on auſſi que M. de Montlozier s'accommodât de voir ſes magnifiques idées traveſties ſur l'air de : *Manon Giroux*, ou de : *Je me brûle l'œil*, ou de : *Mon père étoit pot ?* Il faut ſe conformer au genre, au génie, au goût, & même à la phyſionomie de chacun.

Notandi ſunt tibi mores.

Or par *mores*, Horace entend moins le caractère que les formes extérieures, le coſtume, les habitudes, le maintien : & quel maintien, quelles formes que celles de M. de Montlozier ! Croit-on, je le répète, qu'un homme qui *ſe deſſine* comme lui, qui parle comme lui, voulût deſcendre à des airs de Pont-neuf ?

Nous avons déjà dit que notre principal objet étoit de graver dans la mémoire d'une manière ineffaçable les annales auguſtes de l'Aſſemblée Nationale. Ce but (le plus glorieux de tous, puiſqu'il ſeroit le plus utile) auroit pu n'être pas

rempli, si nous n'avions souvent resserré les discours, motions, plans de déclaration de droits, plans de finances, plans de constitution, adresses au Roi, adresses à ses commettans, projets de décrets, &c. &c. qui ont été successivement prononcés ou lus dans l'Assemblée. Mais nous avons tâché, en abrégeant chaque discours, d'en saisir le véritable esprit, & nous osons nous flatter d'avoir quelquefois réussi.

Par exemple, la harangue de remerciement prononcée par M. Freteau le lundi 7 Décembre, au sujet de sa réinstallation dans le fauteuil de Président, avoit paru un peu longue à quelques membres, assez désintéressés sur leurs propres jouissances, & assez impatiens de l'organisation des Municipalités, pour se prêter avec peine au plaisir de l'entendre. Eh bien ! cette harangue, nous l'avons réduite à trois seuls couplets : le premier sur l'air : *Ah ! ma commère, es-tu fachée ?* le second sur l'air : *Vraiment, ma commère, oui*, & le troisième sur l'air : *ma commère, quand je danse.* Et ces trois couplets, extrêmement courts & faciles à retenir, en disent plus que tout le discours de M. le Président.

Mais après avoir ainsi donné une première idée de notre genre de travail, il est tems d'y joindre quelques exemples qui puissent faire juger de son mérite & de son agrément. Nous allons en choisir quelques-uns avec la seule attention d'en varier un peu le ton & les sujets.

Séance du 6 Août 1789,

On peut se rappeller que ce jour-là les premier & second articles du Décret du 4 Août furent rédigés & arrêtés. Nous avons suivi le texte aussi littéralement qu'il nous a été possible. Mais après avoir exprimé servilement l'abolition du régime féodal, la suppression de certains droits & le rachat de quelques autres, nous avons cru pouvoir nous permettre un léger badinage poétique, afin de laisser un peu reposer nos Lecteurs, & de jetter quelques fleurs sur une matière un peu trop aride.

Air : *Jupiter un jour en fureur.*

1.

Voyant la féodalité
En France par-tout abolie,
L'Amour gémit, il pleure, il crie,
Qu'on ne l'a pas consulté.
Vers l'Assemblée il s'achemine,
Il espère en être écouté :
Mais on avoit accordé *bis.*
La parole à Custine.

2.

Cependant l'Amour est admis ;
Et sa voix argentine & tendre
Aux Députés se fait entendre
Sans qu'ils en soient attendris.

» Des abus pourſuivez la trace,
Leur diſoit-il avec douceur ;
» Mais pour *le Droit du Seigneur*, *bis.*
» Je vous demande grace. »

3.

A ces mots on eſt révolté ;
Et l'étonnement eſt extrême
D'entendre que l'amour lui-même
Veut gêner la liberté.
En murmures chacun éclate,
Et prenant les voix ſans retour,
On prononce que l'Amour *bis.*
Eſt un Ariſtocrate.

Dans la même Séance, après avoir tâché de rendre l'article qui concerne les pigeons, nous avons cru pouvoir nous adreſſer à eux, par le moyen de la figure que les Grecs ont appellée *apoſtrophe*, & leur dire :

Sur l'air : *Quoi ! vous partez ?*

1.

Tendres Oiſeaux, ſi chéris à Cythère,
Par nos Décrets vous êtes condamnés.
Un Dauphinois vous déclare la guerre :
Vénus en vain vous avoit réclamés.
Tendres Oiſeaux, retournez à Cythère ;
Fuyez les coups qui vous ſont deſtinés.

2.

Chez nos Aïeux, plus fiers, mais plus ſenſibles;
Tout vous offroit des aſyles de paix :
Mais de leurs champs où vous viviez paiſibles,
On vous proſcrit, on vous chaſſe à jamais.
Tendres Oiſeaux, fuyez ces champs horribles :
Loin de la France, allez aimer en paix.

Dans la Séance du 4 Août, & au ſujet de l'art. V qui concerne les dîmes, nous avions commencé un appel nominal, duquel nous eſpérions tirer un aſſez grand parti. Mais nous avouons à notre honte, que nous nous ſommes laiſſé décourager par Meſſieurs les Députés de Bretagne, & que nous avons déſeſpéré de faire entrer dans notre liſte, d'une manière lyrique & chantante, les noms de MM. Corroller du Mouſtoir, Corentin le Floc de Quanquizerne, Mazurié de Pennannech, le Goazre de Kervélégan, &c. &c.

Séance du 7 Septembre.

On doit ſe ſouvenir de cette ſcène intéreſſante, de ces femmes d'Artiſtes, toutes modeſtes, toutes vêtues de blanc, qui furent reçues avec tant d'acclamations, dont M. Bouche fut ſi agréablement l'interprète, & dont M. le Comte Matthieu de Montmorency (le plus jeune & le plus galant de nos Secrétaires nés & à naître) fut chargé par

M. l'Evêque de Langres, alors Préſident, d'aller recevoir l'offrande patriotique.

Air : *J'arrive à pied de Province.*

1.

Onze Beautés ingénues
Venant de Paris,
Et modeſtement vêtues,
Sont ſous le Parvis.
A leur donner audience
Qui s'oppoſera ?
Femmes ſont ſans conſéquence :
Encore celles-là.

Air : *Annette à l'âge de quinze ans.*

2.

Par un exprès conſentement
On les fait entrer à l'inſtant.
Elles font un ſalut poli,
Et par la bouche
De Monſieur Bouche
Parlent ainſi :

Air : *Du joli petit Corbillon*

3.

C'eſt un zèle patriotique
Qui nous amène en ce jour devant vous.

L'amour

L'amour de la chose publique . . . .
Pourra toujours tout obtenir de nous.
Recevez messieurs en son nom
Ce joli petit,
Ce petit joli,
Ce petit joli Corbillon.

RÉPONSE DE M. LE PRÉSIDENT.

Air : *De Joconde.*

1.

SANS dépriser le dévouement
Qu'en vous le zèle excite,
J'oserai dire seulement
Qu'il a peu de mérite.
On peu avec vos traits charmans
Se passer de parure ;
Vous tenez vos vrais ornemens
Des mains de la nature.

Air : *L'autre jour à la promenade.*

2.

QUELLES Françaises malveillantes
Pourroient encor refuser leurs bijoux,
Voyant leurs Compagnes charmantes,
Nous les offrir noblement comme vous.

. . . . . .
Nous les offrir. . . . . .
Voyant leurs Compagnes charmantes,
Nous les offrir noblement comme vous.

Air : *Des Trembleurs.*

3.

Assistez à la Séance,
Peut-être votre présence,
Calmera sa violence;
Et ce seroit un grand bien.
Vous nous offrez votre hommage!
Mais tout membre ici je gage
Jeune ou vieux, tendre ou sauvage
Voudroit vous offrir le sien.

Séance du 20 Novembre.

Ce fut ce jour-là qu'après la lecture d'une Adresse qui contenoit l'offrande de toutes les Boucles d'argent de la petite ville d'Yssoudun, l'Assemblée, sur la propositon de M. d'Ailly, prit l'engagement d'imiter cette exemple de désintéressement & de Patriotisme; &, depuis cette Séance, aucun des ses Membres n'y a paru autrement qu'avec des *Boucles Nationales* ou de simples cordons.

Les deux premiers Couplets sont la lecture de l'Adresse.

Air : *Dans ces désertes campagnes.*

1.

Messieurs, le patriotisme,
Sublime dans ses effets,
Agit comme un magnétisme
Sur tous les cœurs des Français.
Une Ville de Province
Vous le prouve en ce moment.
Si l'offrande est un peu mince,
Ne voyez que son dévouement.

Air : *De la Romance de Raoul de Couey.*

2.

Pour augmenter le numéraire,
Tous les moyens sont excellents ;
Et de nos boucles chaque paire
Vaudra pour le moins douze francs.
Ce n'est pas un grand sacrifice ;
Car les hommes étant égaux,
Il seroit de toute justice
Que chacun portât des sabots.

Air : *Mon cœur charmé de sa chaine.*

3.

D'Ailly se leve, il s'écrie :
» Ah ! Messieurs, quel beau moment !

« Imitons, je vous supplie,
» Un exemple si touchant ;
» Et dans l'instant
» Sur l'Autel de la Patrie,
» Offrons nos boucles d'argent.

Air : *Philis demande son portrait.*

4.

On applaudit, un saint transport
A saisi l'Assemblée,
Aussi-tôt d'un commun accord
La voila débouclée.
Quelques Députés inquiets,
Disoient à leurs Confrères :
Passe encor pour nos boucles ; mais
» Gardons nos honoraires. »

Séance du premier Décembre.

Enfin on connoît la fameuse *Guillotine*, de laquelle nous espérons que l'Auteur présentera incessamment un modèle à l'Assemblée nationale. La motion a déjà été célébrée par une Muse bien supérieure à la nôtre ; mais nous n'avons pu nous refuser au plaisir de la célébrer encore. La renommée ne sauroit employer trop de trompettes pour faire passer M. Guillotin à la postérité la plus reculée.

Air : *Paris est au Roi.*

1.

Monsieur Guillotin,
Ce grand Médecin,
Que l'amour du prochain
Occupe sans fin,
Un papier en main
S'avance soudain;
Prend la parole enfin,
Et d'un air benin :

Il propose
Peu de chose
Qu'il expose
En peu de mots;
Mais l'emphase
De sa phrase
Obtient les *bravos*
De cinq ou six sots.

Monsieur Guillotin;
Ce grand Médecin,
Que l'amour du prochain
Occupe sans fin,
Un papier en main
S'avance soudain,
Prend la parole enfin,
Et d'un air benin.

Air : *En amour c'eſt au village.*

2.

Meſſieurs, dans votre ſageſſe,
Si vous avez décrété,
Pour toute humaine foibleſſe,
La loi de l'égalité ;
Pour peu qu'on daigne m'entendre,
On ſera bien convaincu
Que, s'il eſt cruel de pendre,
Il eſt dur d'être pendu.

Air ; *De la Baronne.*

3.

Comment donc faire,
Quand un honnête Citoyen,
Dans un mouvement de colère,
Aſſaſſinera ſon prochain,
Comment donc faire ?

Air ; *De l'Amoureux de quinze ans.*
Que j'aviens d'impatience.

4.

En rêvant à la ſourdine,
Pour vous tirer d'embarras,

J'ai fait faire une machine,
Ta la la la, la la la, la la, la la la, la la, la la la,
Qui met les têtes à bas.

Air ; *A la façon de Barbari*

Mon ami.

5.

C'est un méchanisme nouveau,
D'un effet admirable.
Je l'ai tiré de mon cerveau
Sont me donner au diable.
Un décolé de ma façon,
la faridondaine,
la faridon.
Me dira, Monsieur, grand merci,
biribi,
A la façon de Barbari,
mon ami.

Air ; *Quand la Mer Rouge apparut.*

6.

C'est un coup que l'on reçoit,
Avant qu'on s'en doute ;
A peine on s'en apperçoit,
Car on n'y voit goutte.
Un certain ressort caché,
Tout-à-coup étant lâché,

Fait tomber ber, ber;
Fait sauter ter, ter;
Fait tomber,
Fait sauter,
Fait voler la tête ;
C'est bien plus honnête.

On s'attend peut-être que nous allons maintenant ouvrir une souscription, en fixer les conditions, indiquer le Libraire chargé de recevoir les abonnemens, & rendre ainsi d'avance le Public notre tributaire ; non, Messieurs, nous dédaignons ces petites précautions mesquines d'un Auteur famelique ou peu assuré de son succès. Notre Journal paroîtra régulièrement. Nous en avons pris l'engagement ; nous y serons fidèles, & nous ne demandons pas que l'on en prenne à notre égard. Nous tenons notre débit pour certain. Le génie de la Nation est notre garant : & c'est avec une confiance entière que nous osons adresser prophétiquement à notre Journal ce Vers que nous lui avons choisi pour épigraphe :

Te veniente die, te, decedente, canebant.

JOURNAL

EN

VAUDEVILLES

Des débats, et des décrets de l'Assemblée Nationale.

N°. I.

Certains d'un avenir heureux
Qui peut nous empêcher de rire ?

1790.

JOURNAL

D E

VAUDEVILLES

Des débats, et des décrets de l'Assemblée Nationale.

N°. I.

EPITRE DEDICATOIRE

A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

MESSIEURS,

Vous avez régénéré la france, elle commence une vie nouvelle, la voilà, pour ainsi dire, au berceau : c'est le moment de lui offrir quelques hochets, trouvés bon qu'elle reçoive les nôtres, permettez nous d'égayer un peu cette trop heureuse nation.

Ce présent n'est que frivole, mais nous avons des vues plus solides. Il est autour de vous, on ne le sait que trop, des enfants indoiles, dont les murmures troublent vos salutaires opérations. Nous avons cru qu'un moyen infaillible d'appaiser leur humeur, étoit de paroître flatter leur dépit contre vous, et de les faire sourire, en leur laissant croire que c'est à vos dépens. Animés par ce louable projet, certains d'avance de vos suffrages, nous allons chanter, ils chanteront avec nous, et au bruit de ces joyeux concerts, en voyant jouer vos enfans, votre ame paternelle sera plus rassurée, vos travaux moins interrompus

la france plus paisible, et l'époque de notre bonheur plus certaine, et moins éloignée.

Videant quid carmina possint.

AIR : *Chanson, Chanson.*

Le pauvre abbé sans bénéfice,
Va prêter toute sa malice,
A nos chansons.
Cela l'occupe et le contente.....
On n'intrigue point, quand on chante.
Chantons, chantons.

Si le noble crie et se lasse,
Nous calmons sa guerrière audace,
Par nos chansons.
Des vers sont une arme innocente,
On ne se bat point, quand on chante.
Chantons, chantons.

Au peuple roi, qui nous gouverne,
Nous offrons, au lieu de lanterne,
Quelques chansons.
D'ennui souvent il se tourmente.....
Mais on ne pend plus, dès qu'on chante.
Chantons, chantons.

L'assemblée nationale a déja fourni une si longue carrière, que parmi tant de sujets précieux qui viennent en foule s'offrir à nos chants, nous ne pouvons éprouver que l'embarras du choix. Mais sans renoncer à revenir sur chacune de ses immortelles opérations, et à en retracer avec ordre, le glorieux souvenir, nous ouvrirons ce Journal, par la séance du 8 janvier ; séance fameuse où la chambre des vacations est venue de Bretagne recevoir ses étrennes. Daigne le public agréer pour les siennes, le compte exact et impartial que nous allons en rendre.

Séance du 8 janvier 1790.

Un huissier ouvre la scène. Il annonce l'arrivée de la chambre des vacations.

M. de Mirabeau, s'écrie aussi-tôt :

Air : . . . *Voici les dragons qui viennent.*

Chut ! la paix la plus profonde,
Le Parlement vient.
Chut ! prenons devant le monde,
Sans que le président gronde,
Le ton qui convient.

L'huissier à Messieurs du Parlement, en les introduisant.

AIR : *Sans dépit, sans légèreté.*

Rassurez vos cœurs incertains,
Ici la bonhommie éclate ; . . . . .
Cent douzaines de souverains,
Sont en queue, en frac, en cravatte.

M. le Président de l'assemblée nationale l'interrompt, pour s'adresser en ces termes, à la chambre des vacations.

AIR : . . . *du Confiteor.*

(*haut*) Vous avez péché contre nous,
(*tout bas, en regardant les Parlementaires.*)
Je vous approuve en conscience.
(*haut*) Mais un air suppliant et doux,
Auroit des droits à l'indulgence.
(*bas*) Ne demandez point d'indulgence.
(*haut*) Vous pourriez bien ; (*bas*) n'en faites
Rien (*haut*) en être encor,
Quittes pour un confiteor ;
(*bas*) Messieurs, point de confiteor (1)

---

(1) Comme on s'est permis d'interpréter faussement, sans doute, les sentimens secrets de M. le président de l'assemblée, nous supprimons son nom. (*Note du Rédacteur*).

Réponse de M. le président de la chambre des vacations.

AIR : *Vous l'ordonnez, je me ferai connoître.*

Si nous avons quelques ordres à prendre,
C'est du roi seul.... (*plus bas.*) (parce qu'il n'en donne plus).
Vengez-vous donc en maîtres absolus....
Et puissions-nous, quelque jour, vous le rendre!

Le même.

AIR : *Mon honneur dit que je serois coupable.*

Pour avoir l'air de dire quelque chose,
Qui tende au moins à nous justifier,
Nous ajoutons, qu'à vos vœux tout s'oppose;
Traités, sermens, tout sert à nous lier.
Vous seuls, savez briser toutes les chaînes;
Mais nous gardons, nos loix, nos préjugés;
Non, sans raisons, chacun à bien les siennes,
Convenez-en... nous avons dit... jugez.

M. le *Chapelier* se lève....

AIR : *tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Tout change, si contre eux je plaide,
Long-tems j'ai plaidé devant eux.

C'est mon tour. Que leur fierté cède ;
Je leur cédois en d'autres lieux.
Mais qu'ils bannissent leurs allarmes ;
Généreux, en devenant grand Roi,
Je me borne à fournir les armes ; . . .
D'autres les frapperont pour moi [1].

TRIO de Messieurs le *comte de Mirabeau*, *Barnave*, *le Chapelier*.

M. le comte de Mirabeau et M. Barnave se disputent la parole :

AIR : *Courez vîte, attrapez le patron.*

M. le comte de Mirabeau.
Laissez-moi le soin de vous venger :
M. Barnave.
Je crois qu'on peut bien m'en charger.
M. le comte de Mirabeau.
Au châtelet, sans tant de façon,
Qu'ils aillent conter leur raison,
Une partie de la salle crie . . . . . bon.
L'autre partie, ... non.
M. le comte de Mirabeau.
Il leur sied bien, princes détrônés,

---

(1) En effet, après une sortie vigoureuse, M. *le Chapelier* n'a donné de conclusions par délicatesse.

Aux ordres donnés,
D'oser, d'oser,
Se refuser.

M. Chapelier.

Je les connois, nul n'obéira,

M. le comte de Mirabeau et M. Barnave ensemble.

Eh bien! l'on verra,
Qui sur cela,
l'Emportera.

M. le vicomte de Mirabeau prend la parole, en faveur de Messieurs du parlement.

Air : *quand je chante, et que je bois.*

Leur discours devroit vous plaire,
En eux tout est innocent;
Et certes, je n'ai pourtant,
Nul intérêt dans l'affaire.
Car, qu'est-ce que çà me fait à moi?

S'agit-il du militaire?
Et qu'est-ce que çà me fait à moi . . . . . .
. . . . . .
Dans la robe ai-je un emploi?

Duo de M. Duval d'Eprémesnil, et de M. le vicomte de Mirabeau.

AIR : *Quel état douloureux disoit le bon Grégoire.*

M. d'Eprémesnil.

Pour eux c'est un laurier
Que prépare l'histoire !
Au châtelet les renvoyer
Ciel ! quand on doit déïfier
Tant de nobles vertus, de courage et de gloire !

M. le vicomte de Mirabeau.

Oui, ce calice est d'un affreux déboire ! —
Voudroit-on les contraindre et les humilier
Jusqu'à le boire, boire
Tout entier.

AIR : *Quand un tendron vient dans ces lieux.*

L'abbé Maury dans ce moment
Arrive à l'assemblée,
A la tribune en conquérant,
Il veut monter d'emblée...
Oh, oh, oh, oh, ah, ah, ah, ah,

Dit Monsieur Biozat, là, là
Oh, oh, oh, oh, ah, ah, ah, ah.
Nul avant moi ne parlera, là, là.

M. l'abbé Maury court à la table des secrétaires, soutient qu'il est inscrit le premier pour la parole, et dit à M. d'Aiguillon :

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Souffrirez-vous que l'on viole
L'ordre dont on eſt convenu ?
Et dois-je perdre la parole
Parce que je perds mon revenu ?

Réponse de M. d'Aiguillon.

AIR : *Je suis Madelon Friquet.*

Je suis Monsieur d'Aiguillon,
Et je vous jure, et je vous jure,
Ayez tort, ayez raison,
Je vous répondrai toujours non.

M. l'abbé Maury.

AIR : *Dans les Gardes-Françoises.*

Je vois qu'il faut m'y prendre
Avec d'autres façons ;

J'ai pour me faire entendre
De meilleures raisons. [*Il fouille dans ses poches*]
Ma phrase sera claire...
Il faut quitter ces lieux...
Viens... à ceci, j'espère. [*Il tire un pistolet*]
Que tu répondras mieux.

M. d'Aiguillon.

AIR : *Je suis Madelon Friquet.*

Je suis Monsieur d'Aiguillon,
Et je vous jure, je vous jure,
Quelque soit votre raison,
Je vous répondrai toujours non.

Il y a peut-être de la cruauté à quitter le public, au milieu de l'intérêt qu'excite cette scène entre deux acteurs qui lui sont chers. Mais pour le rassurer sur leur sort, nous le prévenons, que ces deux objets de son inquiétude, sont pleins de vie, et que c'est sur un troisieme survenu entr'eux, qu'est tombé tout l'orage.

Quidquid delirant reges, etc.

JOURNAL

EN

VAUDEVILLES.

N°. II.

JOURNAL

EN

VAUDEVILLES

Des décrets et des débats, de l'Assemblée Nationale.

N°. II.

Je ne suis né pour célébrer les saints,
Ma voix est foible et même un peu profane;
Je veux pourtant, vous chanter cette Jeanne,
Qui fait, dit-on, des prodiges divins.
Volt.

1790.

JOURNAL
EN
VAUDEVILLES.

L'ACCUEIL favorable dont le public a honoré nos premiers efforts, nous encourage à les redoubler. Il faut absolument que nous ayons de l'esprit, par reconnoissance, et que nous tirions de notre lyre, dût elle en rompre, des sons plus flatteurs. Aussi avons nous choisi un sujet bien plus intéressant que le premier. Celui-ci ne retraçoit que le souvenir des étrennes données, par l'assemblée à la chambre des vacations de Bretagne, aujourd'hui c'est le contraire. Nous chanterons celles que l'assemblée elle même a reçues. Étrennes glorieuses, faites, pour immortaliser ceux qui ont daigné les agréer, et la ville de Sens à qui nous devons ce bel et intéressant hommage.

Séance du 30 Décembre 1789.

Ce jour même, je me rendis à l'assemblée plus matin qu'à mon ordinaire, pressentant, sans

doute, que je recevrois le prix de ma diligence, et que je trouverois de quoi m'instruire, ou m'amuser. Je n'apperçus d'abord, dans toute la salle, qu'une seule personne décorée d'un cordon rouge, et que je reconnus pour le député le plus exact et le plus diligent. Il se promenoit en fredonnant un air, j'entendis assez distinctement ces paroles.

AIR : *c'est ce qui vous console.*

Ici tous les jours le premier,
J'ai pour une heure à m'ennuyer,
C'est ce qui me désole. [*bis.*]

Il s'arrêta, se tût, fit un tour dans la salle, et bientôt acheva le couplet d'une voix plus haute.

Quand je songe à l'ennui plus grand,
Que j'éprouve en les entendant,
Ma foi, je me console. [*bis*]

Deux voix plus fortes attirèrent mon attention d'un autre côté. Il me fut aisé de reconnoître M. de Caz., et l'abbé Maury. Tirant aussi-tôt un papier de ma poche, pour n'avoir pas l'air de

les écouter, je m'approchai d'eux le plus qu'il me fut possible, et voici, mot pour mot, ce que je recueillis.

M. de Caz.... à l'abbé M.... :

Même Air.

De rien nous ne viendrons à bout ;
Votre impudence gâte tout,
C'est ce qui nous désole. [*bis.*]

L'abbé M.... :

Ma foi, je cours après l'effet ;
Et vous voyés que j'en ai fait,
C'est ce qui me console. [*bis.*]

M. de Caz.... même air.

Vos fautes retombent sur nous,
Et puis vos mœurs....Ah ! voyés vous,
C'est ce qui nous désole... [*bis.*]

L'abbé M.... :

Mais parmi ceux qui font la loi,
Nul ici ne vaut mieux que moi ;
C'est ce qui me console. [*bis.*]

Cet intéressant dialogue fut interrompu à mon grand regret, par beaucoup d'autres députés qui arrivoient pêle-mêle et confondus. Mais bientôt l'ordre s'établit; les amis se cherchèrent et se réunirent; je vis se former deux grouppes nombreux, l'un d'enrageans, et l'autre d'enragés, qui se parloient tantôt entre eux, tantôt de grouppe à grouppe, se fuyant, et se rapprochant:

Les enragés.... même air que ci-dessus.

Oui, *notre grand œuvre* va bien,
Nous avançons.....

Les enrageans.

L'on n'en voit rien,

Les enragés.

C'est ce qui vous désole. [*bis.*]

Mais cet ouvrage sera beau,

Les enrageans,

Mais l'architecte est Mirabeau,
C'est ce qui nous console. [*bis.*]

M. Target s'avance brusquement et s'écrie :

Même air.

Que parle-t-on de Mirabeau ?
Ici me prend-on pour zéro ?
C'est mon bien qu'on me vole. [*bis.*]
Oui, *ce grand œuvre* est mon enfant.....
Et je ne suis pas président !
Mais l'espoir me console. [*bis.*]

M. de Lam... : même air.

Je sais qu'on ose publier,
Que Barn..e est mon teinturier,
C'est ce qui me désole. [*bis.*]
Mais je ne suis pas sans talent,
Je l'ai prouvé dans un couvent,
C'est ce qui me console. [*bis.*]

M. M....u de Montm... : même air.

Ni Cond... et, ni Mirab...
Ne me font plus rien de nouveau,
C'est ce qui me désole. [*bis.*]
Mais c'est bien assés travailler,
Et je dors sur plus d'un laurier,
C'est ce qui me console. [*bis.*]

Enfin la séance commença. Je me hâtai d'écrire ce que je venois d'entendre, et j'aurois, je crois, long-tems encore chanté et recopié ces couplets, si quelque chose de plus intéressant n'avoit commandé toute mon attention. C'étoit la députation de la ville de Sens, conduite par le Marquis de Ch.... qui s'exprima en ces termes:

AIR : *Le premier du mois de Janvier.*

Bien plus heureux que Cinéas,
Aux pieds du plus grands des sénats;
Voici le sujet qui m'amène :
Je viens, pour mes concitoyens,
A la patrie, offrir nos biens, ...
A chacun de vous son étrenne.

J'entendis s'élever aussitôt un agréable murmure; *et des deux côtés de la montagne, l'Indostan n'offroit qu'un ciel pur et sans nuage.* Phénomène rare, et qui parut de bon augure à l'orateur; aussi continua-t-il avec plus de courage et de graces.

AIR : *Du prévôt des marchands.*

Dieu sait, et nous savons aussi,
Que sans vous nous aurions péri.

Nous étions battus par l'orage,
Vous, messieurs, sensibles et bons,
Vous nous fûtes, dans le naufrage,
Autant de planches et de ponts.

AIR : *N'est-ce pas ici le jardin.*

De ces planches et de ces ponts,
L'image est noble et belle;
Si belle, que nous projettons
De la rendre immortelle.

Je dois l'avouer; l'intérêt devint très-grand, la curiosité générale; on redoubla d'attention, et M. le Marquis reprit, après un moment de silence.

AIR : *Robin, turelure.*

Pour que ma comparaison
Passe à la race future,
Nous voulons bâtir un pont,
Turelure,
Qui ne soit pas en peinture,
Robin turelure.

AIR : *Du haut en bas.*

Sur ce Pont-neuf,
On veut qu'un cadre vous rassemble,
De ce Pont-neuf,
Le projet et piquant et neuf.
Il sera bien beau, ce me semble,
De vous voir figurer ensemble;
Sur le Pont-neuf.

Les *bravo* multipliés, prouvoient clairement que le suffrage de l'assemblée n'étoit pas douteux, et qu'elle agréoit ce brillant hommage. Cependant, pour étaler avec complaisance toute la richesse de l'inscription future, que devoit porter le pont de Sens, M. le président, dit-on, auroit bien desiré faire un appel nominal. Je n'ose assurer que cet appel ait eu lieu; la réponse de M. le président est tout ce que j'ai retenu.

Réponse de M. le président.

AIR : *Not'demoiselle a dit oui.*

Plus l'hommage est solemnel,
Plus il doit nous plaire. [*bis.*]
Après ce pont immortel,
Bientôt, je l'espère, on parlera d'autel.

AIR : *Vous m'entendez bien.*

Mais outre l'honneur qu'on nous rend,
Ce pont est bien intéressant !
Il sera du même âge,
Eh bien !
Que notre grand ouvrage,
Vous m'entendez bien.

Nous élevons, en même tems,
Ces deux superbes monumens ;
Vous, sur des eaux propices,
Eh bien !
Nous sur des précipices ;
Vous m'entendez bien.

SUPPLÉMENT

Au deuxième numéro du journal en vaudevilles.

Ce supplément pourroit bien n'être point de la couleur et du ton qui précéde, et voilà pourquoi nous l'insérerons ici. Ce n'est point à un seul genre d'esprits et de goûts, que nous avons à plaire : e lira donc qui voudra. Mais l'avis étoit nécessaire pour éviter les surprises et prévenir les réclamations.

Ceux qui aiment à chanter, pourront donner aux strophes suivantes, l'air *du serein qui te fait envie.* Ceux qui sont d'un goût contraire, pourront les lire, et n'en feront que mieux.

Essai sur le comte de M..... et l'abbé M....

C'est assez parler de séance,
Il faut varier nos sujets.
De deux hommes chers à la France,
Je veux comparer quelques traits.
Sans les nommer, chacun d'avance
Les a reconnus; car entr'eux,
Le premier point de ressemblance,
Est le malheur d'être fameux.

Le premier le fut par ses dettes,
Son génie et ses passions.
L'autre par ses mœurs indiscrettes,
Qu'on connoît mieux que ses sermons.
Le premier a flétri, peut-être,
Un nom, par son père illustré,
L'autre à dessein s'est fait connoître,
Pour flétrir un nom ignoré.
Tous deux sont rivaux d'éloquence;
Mais l'un se [illegible] braver les mots.
Tous deux égaux en violence,
L'abbé toujours hors de propos.
L'un marche au but, l'autre s'arrête
Pour être vu, c'est sa fureur.
L'abbé, dit-on, n'a pas la tête
Du rival dont il a le cœur.
Contre le pouvoir despotique,
L'un, peut-être, a servi l'état,
Et sa carrière politique
N'est pas du moins sans quelque éclat.
L'autre, sous Lamoignon, son maître,
Rampe, intrigue, complotte, écrit,
Et sa conduite offre, peut-être,
Moins de vices que son esprit.
Du prêtre [1] qui s'est peint lui-même,

(1) Le Cardinal de Retz.

Rappellez-vous les traits fameux ;
Otez lui sa franchise extrême,
Sa fierté, des traits généreux :
Laissez lui son air lourd, sans grace,
De son état l'entier oubli,
Son poignard même, et son audace,
Et vous avez l'abbé M... y.
Le second, tribun populaire,
A Rome se fut fait un nom ;
Il a la fougue téméraire
De l'ennemi de Cicéron,
De *Salluste* il a la morale,
Des deux *Gracques*, l'ambition,
Et, dit-on, l'adresse vénale,
Non la valeur de *Curion*,
A ces deux émules de gloire,
Quel sort un jour est préparé ?
Un jour nous l'apprendra l'histoire,
Mais, en attendant, je dirai :
L'un, sans fruit, s'agite et pérore,
Pour garder le bien qu'il avoit ;
L'autre n'a pu monter encore
Au but où son cœur aspiroit.

JOURNAL

EN

VAUDEVILLES.

Nº. III.

Ce peuple errant pendant quarante années.
Vingt mille juifs égorgés pour un veau ;
Vingt mille encor envoyés au tombeau
Pour avoir eu des amours fortunées.

La Pucelle.

C'est une menteuse bien effrontée que cette jolie estampe, où l'on voit M. l'évêque d'Autun, lorgnant amoureusement la bourse que lui offre un Rabbin, pour l'engager à défendre la cause des *juifs Portugais*, et s'écriant, après l'avoir considérée . . . . *Dieu des juifs, tu l'emportes* ! je l'avoue, je n'ai pu voir cette estampe sans sourire, mais bien moins de plaisir que d'indignation. Les vertus de ce jeune

et respectable prélat, la profondeur de ses spéculations politiques, bien supérieures à des vues si mesquines et si étroites, l'importance des services qu'il a rendus à la France, même aux dépens de son ordre ; en un mot, la plus légère connoissance de son caractère, suffit pour repousser cette odieuse imputation. Aussi comptois-je bien ne pas m'y arrêter dans le compte que j'ai à rendre de la séance, où le bonheur des juifs fût assuré pour jamais. Cependant la crainte de passer pour un historien partial, et d'être, à mon tour, calomnié par des gens plus malins que charitables, m'a forcé de prendre, à ce sujet, les renseignements les plus exacts. Heureusement, je suis en état de leur offrir la pure vérité, et je puis le dire, elle est faite pour honorer le prélat, et l'opinion que j'avois de lui. Voici le détail de ce qui s'est passé chez M. l'évêque d'Autun, lors de la députation des *deux sexes*, qui lui fut envoyée par les juifs Portugais. Elle m'a été fournie par le Rabbin *Salomon*, qui étoit à leur tête, et qui seul porta la parole.

Si des gens austères s'avisoient de blâmer M. d'Autun, seulement pour les avoir reçus, je répondrai qu'un juge peut sans crime ouvrir sa porte à des plaideurs, et que ceux-ci, à leur

tour, ne sont point coupables d'avoir cherché à s'introduire chez leur juge, sur-tout quand il est permis à ce dernier de parler en leur faveur, et de faire valoir leur cause.

LE RABBIN.

AIR : *Ah ! Monseigneur, Ah ! Monseigneur, tout est chez vous dans la rumeur.*

Ah ! Monseigneur,
Ah ! Monseigneur,
De vous dépend notre bonheur.
Sans vous nous serons condamnés.

L'évêque d'Autun

Mes enfants, vous vous méprénés.
Veut-on qu'un prêtre et qu'un Prélat,
Des Juifs devienne l'avocat ?

LE RABBIN.

AIR : *Des trembleurs.*

Personne en France n'ignore
Que vous feriez plus encore,
Quand le bon droit vous implore ;
Vos prêtres le savent tous.

L'EVÊQUE D'AUTUN.

Contre eux j'ai servi la France,
La cause étoit d'importance,
Il s'agissoit de finance,
De finance.... entendez-vous.

LE RABBIN.

L'on sait qu'en cette matière
Vous êtes plein de lumière,
Et qu'à vous la France entière
Doit les projets les plus grands.
Ah! nous comprenons, je pense,
Quand il s'agit de finance;
Car c'est là notre science,
Et l'on connoît nos talents.

Le même.

AIR : *De la romance de Raoul de Coucy.*

Et cependant l'on nous condamne
Au rang des bêtes, en tous lieux.
De nous tout est vil et profane...
Montrant les juives de la députation.
Sur ces vierges tournez les yeux.

Sont elles moins l'image pure

L'ÉVÊQUE D'AUTUN.

Du Dieu qui les fit.... que d'appas !

LE RABBIN.

Cet or change-t-il de nature

L'ÉVÊQUE D'AUTUN.

Pour être dans nos mains ? Non pas.

Le même.

AIR : *Sous le nom de l'*

Recevez-nous pour clients.
De l'homme qu'on méprise, (*bis*)
Vengez les droits éclatants.
Tel qu'un autre Moyse,
Confondez nos tyrans....
Recevez, recevez, recevez-nous pour clients.

L'ÉVÊQUE D'AUTUN.

Même air.

Je prendrois en main vos droits,
Si désormais pour guides,

Les Hébreux moins avides
Suivoient l'honneur et les loix ;
Au peuple moins perfides,
Au pauvre plus courtois,
Je prendrois, je prendrois, je prendrois en
main vos droits.

LE RABBIN.

Air : *De Joconde.*

Monseigneur, en vous entendant,
C'est vous que l'on contemple,
Car du plus noble sentiment
Vous donnâtes l'exemple.
On suit sans peine, et sans tarder,
Un modèle qu'on aime,
Oui, ce qu'il faudra bien céder,
Nous l'offrirons nous-même.

L'ÉVÊQUE D'AUTUN.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Allons, à vous je m'intéresse,
Si vous devenez gens de bien :
Sur-tout gardez votre promesse....
Ah ! je ne veux que votre bien.

TOUS LES JUIFS EN CHŒUR.

AIR : *de la Caravanne.*

La victoire est à nous
Monseigneur, sous son aîle
Puissante et paternelle,
Veut bien nous prendre tous.

LE RABBIN (*seul*).

AIR : *de Malbrough.*

Oui, nous vaincrons sans doute,
Il n'est rien qu'à présent je redoute,
Et cela ne nous coûte,
Qu'un peu d'attention,
Donnée à son sermon. [*bis.*]

Tous les Juifs ensemble.

Oui nous vaincrons sans doute,
Il n'est rien qu'à présent je redoute;
Et cela ne nous coûte,
Qu'un peu d'attention.

Suite de la relation, qui nous a été fournie par le Rabbin Salomon, contenant son discours aux Juifs, assemblés dans leur synagogue, pour leur faire part du décret prononcé en leur faveur, par l'assemblée nationale, d'après l'opinion de M. l'évêque d'Autun.

Le Rabbin Salomon aux Juifs assemblés.

AIR : *Monsieur, en vérité, vous avez bien de la bonté.*

En dépit des divisions,
Qui partageoient la salle,
De Monsieur d'Autun les raisons,
Ont vaincu la cabale :
Et l'assemblée a décrété,
Que tous les Juifs étoient des hommes.

Chœur des Juifs.

Ah ! nous sommes,
Contens, en vérité,
C'est avoir bien de la bonté.

Le même se tournant du côté des femmes.

Même air.

L'assemblée abolit céans,

Toutes ces loix infâmes,
Par qui, Mesdames, vos galants
Étoient livrés aux flammes :
En un mot, elle a décrété,
Que les Juives étoient des femmes.

Chœur des Juives.

Les bonnes ames !
Messieurs, en vérité,
C'est avoir bien de la bonté.

LE RABBIN.

AIR : *ô Filii, et Filiæ.*

Alleluia, alleluia, alleluia.

Nos frères désormais heureux,
Auront ici, comme chez eux :
Cité, patrie, et cætera.
Alleluia.

On ne ravira plus nos biens,
Nous aurons les droits des chrétiens,
Sans être moins juifs pour cela.
Alleluia.

Ainsi, dès ce jour, tous les Juifs
Seront des citoyens actifs.....
Bien plus qu'ils ne l'étoient déja,
Alleluia.

Mais chacun doit se disposer
A se friser, poudrer, raser,
A ne plus fêter le sabbat.
Alleluia.

Grand chœur des Juifs.

Alleluia, alleluia, alleluia.

Nous savons que plusieurs demoiselles se plaignent que les sujets de nos Vaudevilles passent leur intelligence, et que ces matières ne sont point de leur ressort; que depuis que leurs freres et leurs amans les quittent pour le district, elles ne savent plus à qui parler, et qu'à force d'entendre leurs pères raisonner constitution, la leur s'altère à vue d'œil, et dépérit d'ennui et de consomption. Si cela est vrai, nous ne pouvons nous dissimuler que les suites en seroient funestes à cette chère postérité dont on prépare le bonheur; pour prévenir donc, autant qu'il est en nous, l'ennui et ses terribles conséquences, et pour prouver en même-tems à ces jeunes beautés, que le bien opéré par l'assemblée nationale, n'est pas toujours un bien triste et sévère; nous les prions de faire attention à la lettre suivante; elle est d'une fille de

leur âge, autrefois religieuse au couvent de Saint-Antoine, à Paris, et maintenant la plus libre, comme la plus heureuse des filles. Il y a dans cet hommage, dicté par la reconnoissance, de quoi exercer leurs voix, et intéresser leurs cœurs.

Hortense de Valc... à Nosseigneurs de l'assemblée nationale.

Augustes pères des François,
O vous, dont la sagesse étonne
L'univers plein de vos décrets,
Oserai-je, moi jadis Nonne,
Approcher de mes bienfaiteurs,
Et quand le bonheur m'environne,
En remercier les auteurs ?
A quinze ans, sensible et jolie,
A Lindor je donnai mon cœur.
Lindor aussi m'avoit choisie,
Et fidèles à notre ardeur,
Nous comptions unir notre vie....
De mon père la fantaisie
Fit un choix un peu différent,
Et soumise à sa tyrannie,
Pour un époux, j'eus un couvent.
Je fis mes vœux à Saint Antoine,

Et Dieu remplaça mon amant.
Accablé d'un malheur si grand,
Mon Lindor ne se fit pas moine,
Mais se soumit en vrai chrétien,
Devint sage et bon citoyen,
N'en chérit que plus sa cocarde,
Sécha ses pleurs, monta sa garde,
De son district fut le soutien,
Prompt à parler, beau sous les armes,
Car ce qu'il fait, il le fait bien!
Hélas! moi je ne faisois rien
Que de me nourrir de mes larmes.
Un jour, grand Dieu! jour plein de charmes,
Lindor accourt à mon parloir,
Brûlant d'amour, brillant d'espoir.
Le ciel, dit-il, ma chère Hortense,
Nous regarde d'un œil plus doux.
C'en est fait, le bonheur commence
Pour ne plus finir qu'avec nous.
Tu connois peu les droits de l'homme,
Mais enfin, ces droits sont les tiens.
Plus justes, plus puissans que Rome,
Nos états brisent tes liens.
Je te vois tremblante, éperdue...
Hortense, ah! reprends tes esprits,
Viens, la liberté t'est rendue;
Suis le plus tendre des amis.

Et quant à ton hymen céleste,
Que nul scrupule ne te reste....
Bientôt le divorce est permis ;
Or, ce qu'on doit bientôt permettre,
Va, crois-moi, n'est plus défendu.
Que vous dirai-je ? je l'ai cru.
A sa foi, j'osai me remettre,
Et du couvent j'ai disparu.

Nous supprimons quelques passages d'une lettre déja trop longue, pour venir à la peinture de sa situation nouvelle, qu'elle commence ainsi.

AIR : *l'Amour m'a fait la peinture.*

De la félicité pure,
Par-tout je vois le tableau ;
Car pour moi, dans la nature,
Tout partage la parure,
Dont je fais l'essai nouveau.

AIR : *Avec les jeux dans le village.*

La soie a remplacé la toile,
L'art pour moi n'a rien de trop beau ;
En place de guimpe et de voile,

L'amour m'a donné son bandeau.
Au lieu d'Agnès, au lieu d'Ursule ;
C'est mon amant que je vois là...
Enfin j'ai changé ma cellule
Contre une loge à l'Opéra.

AIR : *En jupon court, en blanc corset.*

Plus de cloches ; quand je sommeille,
Qui détruise un rêve enchanteur,
Ou si par fois l'on me réveille,
Ce n'est plus pour aller au chœur.

AIR : *Qu'elle est, qu'elle est bien.*

Jadis à mon céleste époux,
Chanter un cantique bien tendre
J'allois, rêveuse, à deux genoux ;
En latin, sans y rien comprendre ;
Tout est changé, c'est mon époux,
Qui pour moi chante à mes genoux.
Qu'il est, qu'il est bien ;
Ah ! pourquoi n'en voyez vous rien.

AIR : *A la façon de Barbari.*

Messieurs, quand je dis mon époux,

Il ne l'est pas encore ,
Mais bientôt de l'hymen pour nous ,
Le beau jour doit éclore.
Il me l'a promis tout de bon ,
La faridondaine ,
La faridondon ,
A moi se seroit-il uni ,
Biribi ,
A la façon de barbari ,
Mon ami ?

AIR : *Le port Mahon est pris.*

Peut-être mon langage
Sent encore un peu le verbiage ;
Du couvent c'est l'usage ,
Et l'on garde les plis
Qu'on a pris. (*ter*)

C'est tout comme chez vous ,
Car soit dit entre nous ,
Target le philosophe ,
D'un pédant montre encore l'étoffe...
Et Lameth le philosophe ,
L'air fat et tapageur
D'un seigneur , d'un seigneur ,
D'un seigneur.

Mais point n'est mon affaire
De critiquer, car tout au contraire,
Que ne puis-je vous faire
Tous les biens que m'ont faits
Vos décrets. (*ter*)

JOURNAL

EN

VAUDEVILLES.

Traduction pour le peuple de l'adresse de M. l'évêque d'Autun.

N°. IV.

M. D. C. C. C X.

M. D. C. C. C. X.

JOURNAL
EN
VAUDEVILLES.

N°. IV.

Adresse de M. l'évêque d'Autun.

Nous ne regrettons point les peines que nous a coûtées cette traduction en un langage plus simple et plus intelligible de l'adresse de M. l'Evêque d'Autun. Ce prélat n'a pu l'écrire sans l'élever, comme malgré lui-même, à la hauteur de son génie. Rien d'ailleurs que de beau et de sublime, ne doit sortir de sa plume. Il a travaillé pour sa gloire, et ce but est respectable, on se doit à soi-même.

Pour nous qui ne visons qu'au bien du peuple, nous allons descendre ce chef-d'œuvre

à la portée du plus grand nombre ; pour mieux en faciliter l'intelligence, nous avons choisi l'air de.... *où allez vous* Monsieur l'abbé ; et ce refrein continuel, *vous entendez-bien*, avertira sans cesse l'attention de ne point se relâcher, et ce conseil, malgré tous nos efforts, sera ici toujours fort bon à suivre.

On sent bien d'avance que nous perdrons en chaleur et en énergie, ce que nous aurons de plus en clarté et en simplicité. Nous renonçons, et c'est bien malgré nous, à ces *points* si multipliés et si expressifs, tels que : *l'innocent, le coupable ..... de coupable, il n'en est point, si la loi ne le prononce.* On sent combien cette manière vive et tranchée ajoute à la vigueur de cette pensée déja si forte et si neuve par elle-même. Que seroient auprés de cette précision, de ce ton saillant et philosophique, l'onction, l'abondance et l'épanchement du bon Fénelon. Mais assez d'autres ont vanté ce chef-d'œuvre, et nous en avons entrepris, non pas l'éloge, mais la traduction.

L'ASSEMBLÉE NATIONALE

AU PEUPLE.

On peut lire dans la prose de M. d'Autun, la première page qui n'est qu'un préambule, et contient les divisions principales de ce discours. Quant on ne la comprendroit précisément pas, ce ne seroit point un mal irréparable ; et l'on peut s'en consoler ; l'essentiel est ce qui suit. L'assemblée y rend compte de ses opérations.

AIR : *Où allez-vous M. l'abbé.*

Voici ce que nous avons fait ;
Nos mains élèvent, comme on sait,
Le plus noble édifice
Eh bien,
Sur plus d'un précipice.,..
Vous m'entendez bien.

Grace à nous, le peuple est enfin,
Législateur et souverain,
Et désormais en France,
Eh bien,
Vive l'indépendance,
Vous m'entendez bien.

***

Si puissante jusqu'à ce jour,
La noblesse trouve à son tour
Bien des fils à retordre,
Eh bien,
L'on ne connoît plus d'ordre,
Vous m'entendez bien.

***

Elle avoit, outre les honneurs,
Les pensions et les faveurs.
François, à cette classe,
Eh bien,
Désormais plus de grace....
Vous m'entendez bien.

***

Tout homme est devenu soldat ;
Et par-là nous sauvons l'état.
Maintenant plus d'allarmes ;
Eh bien,
Car chacun a des armes...
Vous m'entendez bien.

***

Nous avons guidé ces grands cœurs,
Qui de la bastille vainqueurs,
L'ont prise sans obstacle ;
Eh bien,
Mais non pas sans miracle ;
Vous m'entendez bien.

***

De nos admirables secrets,
L'on commence à voir les effets.
La France déja vieille....
Eh bien,
Rajeunit à merveille....
Vous m'entendez bien.

***

De nos mains qu'on devroit bénir,
Dans peu vous la verrez sortir,
Par-tout organisée,
Eh bien,
Et par-tout divisée,
Vous m'entendez bien.

***

Les nouveaux Ministres des loix,
Seront élus par votre choix,
Et toujours sans scandale,
Eh bien,
Et sur-tout sans cabale,
Vous m'entendez bien.

***

Pour rembourser ceux d'aprésent,
Vous payerez.... mais pour votre argent,
Vous aurez tout de suite,
Eh bien,
Justice gratuite,
Vous m'entendez bien.

***

Tout Ministre vous répondra,
Du pouvoir qu'on lui laissera.
Chaque jour on en ôte
Si bien,
Qu'ils feront peu de faute;
Vous m'entendez bien.

***

Pour vous plaire on a décrété
Que la Municipalité,
Marcheroit la première,
Eh bien,
La justice derrière...
Vous m'entendez bien.

***

La gabelle étoit en horreur;
Nous la supprimons de grand cœur.
Oter ce qui vous gêne,
Eh bien,
Ne coûte nulle peine...
Vous m'entendez bien.

***

Mais comme il faut la suppléer,
Nous aurons soin de vous créer,
pour payer même chose,
Eh bien,
Un nom couleur de rose,
Vous m'entendez bien.

***

La finance aura tous nos soins,
Et déja nous avons du moins,
Doublé votre richesse,
Eh bien,
En bons billets de caisse
Vous m'entendez bien.

Après cette énumération de ses travaux et de ses succès, l'assemblée se plaint des reproches qu'on a osé lui faire, et les réfute victorieusement.

Même AIR :

On prétend que depuis dix mois ;
Loin de porter de bonnes loix,
L'on ne fait que de détruire,
Eh bien,
Mais c'est pour reconstruire....
Vous m'entendez bien.

***

Ah ! ces momens si précieux,
Pouvions-nous les employer mieux ?
Croit-on que tout défaire,
Eh bien,
Ne soit pas beaucoup faire ;
Vous m'entendez bien.

***

Nous sommes trop prompts et trop lents....
Ah ! dites plutôt que le tems,
Qui par fois nous échappe,
Eh bien,
D'autres fois se rattrappe,
Vous m'entendez bien.

***

Chez nous le tumulte et le bruit,
De la liberté sont le fruit...
Cette criaillerie,
Eh bien,
N'est que pure énergie,
Vous m'entendez bien.

***

Nos aïeux avoient des états,
Des hommes libres n'en ont pas.
Il leur faut une halle,
Eh bien,
Dite Nationale,
Vous m'entendez bien.

***

On dit par-tout que notre plan
N'a rien de fixe et de constant,
Mais envain on veut mordre,
Car....
L'on sait qu'un beau désordre,
Est un effet de l'art.

***

Notre assemblée aussi, dit-on,
Vise à trop de perfection...
A cela rien à dire,
Eh bien,
Car sans doute on veut rire...
Vous m'entendez bien.

***

Aurions-nous rendu trop passif,
Le grand pouvoir exécutif?
Quand lui seule sanctione,
Eh bien,
Les décrets qu'on lui donne...
Vous m'entendez bien.

***

Du peuple, dit-on, nos travaux,
N'ont pas diminué les maux.....
Ainsi pour rien en France,
Eh bien,
L'on compte l'espérance!
Vous m'entendez bien.

Qui donc en recueille le fruit?...
Les parlemens que l'on détruit,
Le noble qu'on immole,
Eh bien,
Ou le clergé qu'on vole?....
Vous m'entendez bien.

***

Ah! c'est pour la postérité;
Que sera la félicité.
Nous l'avons, en bons peres,
Eh bien,
Mise en rentes foncières;
Vous m'entendez bien.

***

Voilà ce qu'on a fait pour vous,
Déja brillent des jours plus doux,
Qui ne sont que l'aurore,
Eh bien,
De jours plus doux encore;
Vous m'entendez bien.

Laissez-nous faire... avec le tems,
Et sur-tout des Représentans
Sages comme les vôtres,
Eh bien,
Vous en verrez bien d'autres...
Vous m'entendez bien.

Nous avons un goût si décidé pour tout ce qui est simple et vrai, pour tout ce qui présente des idées naturelles, exprimées avec le ton qui leur convient, sans faste et sans prétention, que nous nous hasarderons à remettre ici sous les yeux de nos lecteurs, une autre adresse déjà connue, mais moins que celle du prélat. Nous ne prétendons point la comparer avec la sienne. Certes, il auroit raison de s'indigner du parallèle, mais comme nous l'avons déja dit, nous n'avons d'autre but que le bien du peuple, et cela est absolument étranger à M. l'évêque d'Autun.

Lettre circulaire du comité patriotique de Brive, aux habitans de la campagne.

Messieurs et chers amis,

Tous les braves gens voient avec la plus

grande peine, ce qui se passe dans quelques paroisses. Ceux qui forment des attroupemens, et qui se rassemblent pour aller, soit chez les seigneurs, soit chez d'autres particuliers, sont coupables envers la nation, et envers le roi; le roi et l'assemblée nationale défendent ces attroupemens, sous les peines les plus graves.

» Vous manqués à la loi; vous allez contre les premières notions de la justice et de la raison, quand vous vous présentez en attroupement chez quelqu'un pour manger son pain, boire son vin, et pour le mettre à contribution. Les maisons doivent être des asyles assurés pour tous ceux qui les habitent, et ceux qui ne respectent pas ces asyles, méritent d'être punis.

» Si des ennemis très-étrangers venoient en faire autant chez vous, vous vous plaindriez. Combien ne doivent pas se plaindre vos voisins qui se voient ainsi persécutés par leurs propres concitoyens, par leurs propres frères, qui devroient être les premiers à les protéger et à les défendre!

La suite au ....

JOURNAL

EN

VAUDEVILLES.

Copie et dénonciation d'un petit manuscrit intitulé
Noël de la Constitution.

Le jour n'est pas plus pur, que le fond de mon cœur...
Racine.

N°. V.

* * *
* *
*

1790.

JOURNAL

EN

VAUDEVILLES.

Nous avons appris avec la plus vive douleur, que notre quatrième numéro avoit excité les réclamations les plus vives, et qu'on avoit calomnié nos intentions. Le premier sentiment de l'innocence qu'on accuse, est la surprise et l'étonnement; cet étonnement, cette surprise, nous les avons vivement éprouvés, et nous n'en sortons enfin, que pour chercher à nous justifier.

Qu'avons nous fait? quel est notre crime?

Nous avons traduit l'adresse de M. l'évêque d'Autun. Eh bien, l'on ne traduit que les chefs-d'œuvre; c'étoit travailler à la gloire du prélat, et donner sous une nouvelle forme, une pu-

blicité nouvelle, à un ouvrage si digne d'être répandu.

Mais cette traduction, nous l'avons faite pour le peuple. --- Il est vrai ; c'est que l'original n'étoit pas fait pour lui.

Cette version seroit-elle accusée d'infidélité ? Nous ne pouvons le croire. Nous avions suivi le texte pas à pas ; phrase pour phrase, avec l'exactitude la plus scrupuleuse.

Mais, dit-on, nous avons substitué à l'onction du prélat, une malignité froide et cachée. Rien de plus faux que ce reproche. Notre muse ne s'est pas plus occupée de poison, que le prélat n'a songé à l'onction ; il n'y a pas plus de froid chez nous, que de chaleur chez lui ; c'est la vérité pure.

Nous pouvons donc le demander encore : quel est notre crime ? avons nous répété, comme tant d'autres, que cette adresse, telle qu'elle est, n'étoit point l'ouvrage de M. d'Autun ? Lui avons disputé cette glorieuse propriété ? L'en avons nous dépouillé, pour en revêtir M. de Champfort, ou tout autre ? Non, sans doute, l'art de la calomnie, est un art que nous ignorons. Cette

adresse est celle de M. d'Autun ; il l'a dit ; elle porte son nom, et nous aimons à l'en croire. Ah ! qu'on daigne nous en croire aussi, quand nous assurons que nos vues sont bonnes et respectables, qu'on nous le refise, qu'on nous le chante, et l'on nous rendra justice (1).

Cependant, il faut l'avouer, ces réclamations désagréables, ce prix odieux, dont on paye nos efforts, ne sont nullement propres à nous encourager, et rebutés de l'ingratitude des hommes ; nous avions résolu de ne plus la provoquer, de supprimer même, par égard pour M. d'Autun, et malgré notre promesse, la suite de l'adresse de *Brive*, en un mot, nous renoncions à nos travaux ; mais l'accident le plus imprévu nous.

---

(1) Il s'est glissé dans les exemplaires de notre traduction, un couplet qui n'est pas de nous. Il est si peu semblable aux autres, que sans doute chacun s'en est apperçu ; mais la malice ne veut rien voir, et pour qu'elle ne s'en fasse pas une arme dangereuse, nous la prévenons que c'est celui qui commence ainsi :

Qui donc en recueille le fruit ? . . . .

force à reprendre la plume, et sûrement nos lecteurs vont juger que nous ne pouvions nous y refuser sans imprudence.

Un de nos amis, connu par son génie, et son patriotsme, bon écrivain, bon citoyen, nous n'en connoissons pas d'autres; mais toujou.s fortement occupé de la constitution, et du désir de voir arriver cette heureuse éqoque où elle sera présentée au roi, et acceptée par lui, s'est avisé pour charmer son impatience, de se transporter, en poëte, au moment qui n'est pas encore, mais qui sera bientôt, de se représenter telle que nous la verrons, sans doute, cette pompeuse et auguste cérémonie, et de la célebrer d'avance par quelques vaudevilles. On voit bien que cette idée est digne d'éloges, mais ce qui n'en mérite pas, c'est la négligence impardonnable qui lui a fait perdre son manuscrit, au moment où ses couplets achevés lui donnoient la plus douce jouissance. Dès qu'il nous eut fait part de cet acccident, nous jugeâmes très-bien que ce manuscrit n'étoit pas perdu pour tout le monde, et que si en passant par les mains de la malignité il offroit quelque chose de repréhensible, on ne manqueroit pas, sur le seul nom de *vaudevilles*, de nous attribuer ceux de notre ami;

fortement émus par ces considérations, nous l'avons prié de tâcher du moins de s'en rappeller une partie, et de remplacer par un nouveau travail, les vers qui auroient échappé à sa mémoire; il a déféré à nos instances, et la copie qu'il a bien voulu nous remettre de son ouvrage, nous la transcrivons ici, et nous la dénonçons publiquement, comme n'étant pas de nous, mais d'un homme que notre amitié et sa complaisance nous empêchent de nommer.

NOEL DE LA CONSTITUTION.

AIR : *tous les bourgeois de Chartres.*

Mère heureuse et féconde,
Non sans peine, dit-on,
La France a mis au monde,
La *Constitution.*
Ses pères ont voté d'un accord unanime;
Qu'au roi l'enfant seroit porté,
Pour être par sa majesté,
Déclaré légitime.

D'après un vœu si juste,
Vieuzac et *Mirabeau*,
De la pouponne auguste,
Préparent le berceau.

Ses langes n'étaloient nulle magnificence,
L'argent que coûtoient ses parens,
Et puis les misères du tems
Bornèrent la dépense.

En quittant le *Manège*,
Par la cour des *Feuillans*,
L'enfant trouve un cortège,
De bourgeois très-brillans.
Et jusqu'au *Carrousel*, où la pompe s'arrête;
Et les fusils et les canons,
Et les piques et les bâtons,
Tont ajoute à la fête.

La *Bastille* en peinture,
Figuroit en avant,
Avec la mignature
De chaque événement.
En cas que la nuit vînt, on portoit devant l'arche
Le grand Reverbère sacré,
Que de la Grêve on a tiré,
Pour éclairer la marche.

Armés de longues perches,
Et d'un œil menaçant,
Les membres des Recherches.
Environnent l'enfant.
Si quelqu'un laisse voir une ame mécontente,
On court aussi-tôt l'enfermer,
Pour qu'il apprenne à mieux aimer
La liberté naissante.

La belle est sans allarmes,
Et ses yeux aguerris
Semblent sourire aux armes
Des bourgeois de Paris.
Mais dès qu'aux *Jacobins* vint l'ordre de batailles,
Soit par hazard, ou par instinct (1).
L'on dit qu'elle sentît soudain
Tressaillir ses entrailles.

Si pour nous sa naissance
Vaut seule des trésors,
On sent que sa présence,
Fit naitre des transports.
Mais chacun par respect les contint dans son ame,
L'enfant par respect fut traité
Comme ses parens l'ont été
Allant à notre Dame.

Déja le château s'ouvre,
Mais la pouponne en pleurs,
Cria : « Que, loin du Louvre,
» On me conduise ailleurs.
» J'aime mieux le marché, la halle, ou bien la foire »,
Ah! cet enfant est bien de nous,

---

(1) Cet instinct ne pourroit-être que le cri de la nature. Mais on sait bien que tous ces mouvemens sympatiques sont des chimères.

Je vois qu'il aura tous nos goûts
Disoit l'abbe Grégoire (1),

Chacun crie au miracle,
Mais le grand Mirabeau
Accourt, lève l'obstacle....
L'enfant entre au château.
Dans l'ombre mettez-là, s'écria *Robetspierre*;
Je crains que ses yeux délicats
Ici sur-tout, ne souffrent pas
La trop vive lumière.

Bientôt elle s'appaise,
Et le peuple François,
Vient jouir à son aise,
De ses naissans attraits.
Fille des demi-dieux que la France renferme,
De tous les dons les plus vantés,
De tous les genres de beautés
Elle montroit le germe.

On lui trouvoit l'organe
De la *Rochefoucault*;
Le nez de *Castellane*,
Les graces de *Fréteau*,
Les beaux yeux de *Target*, de *Mirabeau* la tête;
De *Chapelier*, l'air peu commun.

---

(1) Ceci est à la louange de l'enfant. Jesus-Christ, au même âge dédaignoit les vanités du monde, et une étable lui paroissoit préférable à un palais.

La jambe de M. *d'Autun*,
Et les mains de la *Beste*.

Voyant son air modeste
Et son ris gracieux ;
Un courtisan trop leste
Se présente à ses yeux.
Là voilà qui s'agite, et frémit de colère ;
A peine on eut pû l'appaiser,
Sans un doux et tendre baiser
Qu'elle reçut d'un Maire.

Une clarté soudaine
Vient frapper le berceau,
Et l'on voit sur la scène
Un spectacle nouveau.
D'un pas foible et tremblant, une femme s'avance....
Son manteau de lys tout chargé,
Malgré son teint pâle et changé,
Fait connoître la France.

Vers la crêche divine
Elle tourne ses pas,
En silence examine,
Puis soupirant tout bas.....
« O dieu ! de tes décrets, quel est donc le mystère ?
» J'étois dans un besoin pressant,....
» Et tu me donnes un enfant,
» Pour combler ma misère.

» C'est peu que sa naissance
» Ait déchiré mon sein.
» C'est peu que son enfance
» Aggrave mon destin.
» Par quel secours nouveau, comment veut ta justice,
» Que j'entretienne, en mes malheurs,
» Mille Pères et Précepteurs,
» Toujours en exercice. «

Apprenez un mystère....
Ah ! j'en jure ma foi,
Le véritable père,
Dit *Mirabeau*, c'est moi.
J'ai, pour tromper vos yeux, employé quelqu'adresse,
Mais l'on me calomnie au point
Que, sous mes traits, vous n'auriez point
Eu pour moi de foiblesse.

S'il fut heureux, Madame,
Dit le grand Chapellier,
Il n'est rien qu'à sa flamme
Mon cœur puisse envier.
Peu faits pour vous charmer, l'art aida notre audace,
Nous vous jouâmes plus d'un tour;
Mais l'art, en faveur de l'amour
doit obtenir sa grâce.

Moi, dit d'un ton d'Apôtre,
Un prélat financier,
J'ai servi l'un et l'autre,
Et c'est un bon métier.

Sur leurs aîles je vole au temple de Mémoire,
Déja même avant d'arriver,
Tout en volant, j'ai su trouver
Profit, plaisir et gloire.

Un couple bien plus brave
Vint aussi s'accuser.
Nous avons, dit Barnave,
Pour les favoriser,
Au silence réduits vos amis véritables.

(Montrant M. de Lameth.)
Lui, par ses perquisitions,
Moi, sur-tout, par des motions
Encor plus redoutables.

Tous paroissoient d'eux-même
Se trahir à l'envi,
Goupil et Nicodême
Et Camus, et d'Arcy.
Cent autres s'étoient mis, sous l'ombre du mystère,
L'un pour remonter son crédit,
L'autre pour montrer son esprit,
De moitié dans l'affaire.

La France bien surprise
De tous ces accidens;
Rougit, reste indécise,
Regarde ses amans,

Mais quelqu'un semble encor bien plus étonné qu'elle,
Hélas! c'étoit le bon Target;
Car il croyoit seul avoir fait,
La pouponne immortelle.

L'auteur nous a promis de tâcher de se rappeler le reste; à mesure qu'il nous donnera la copie de quelques couplets nouveaux, nous les dénoncerons toujours par ces mêmes raisons de prudence que le lecteur judicieux aura sans doute approuvées.

Lettre aux auteurs du journal.

MESSIEURS,

Je commence par vous avouer que si vos noms et votre adresse ne me sont pas extrêmement connus, vos vers ne me le sont guères d'avantage, quoique je les aie tous chez moi. C'est ma femme et ma fille qui s'amusent à les chanter. Un seul couplet suffit pour leur faire oublier leurs peines; pour moi, je les sens trop vivement, je vous assure, pour qu'il me prenne envie de chanter.

Je suis sculpteur de mon métier, et vous le savez, dans ce moment-ci, cette profession est aussi peu fructueuse que celle de peintre et de poëte; le goût des arts libéraux n'est plus de mode, et je me meurs de faim en attendant qu'il revienne. Et cependant quel tems offrit jamais à la sculpture plus de sujets dignes d'elle, plus de grands hommes qui eussent droit de prétendre à voir immortaliser leur image et leurs traits? Ah ! Messieurs, je m'étonne qu'on n'ait pas encore dressé des statues à ceux à qui la France doit son bonheur. La France ne peut différer encore longtems, sans la plus noire ingratitude, et j'en suis si persuadé, qu'en homme vivement intéressé à la gloire de ma patrie, et peut-être aussi, j'en conviens, à ma propre fortune, voici un projet que je soumets aux lumières de public et aux vôtres.

Je sais qu'on a déja proposé d'élever cent douzaines de statues en l'honneur des douze cents pères de la nation; cette idée est juste, et c'est par où je commence. Mais voici quelque chose de plus neuf et de plus piquant qui m'appartient tout entier et qui vous plaira, comme je l'espère.

Je voudrois donc que chacune de ces Statues ut p lac ée dans chaque ville ou bourg du royaume

en vue de tous les citoyens, en place de cadran, de girouette, ou de toute autre chose semblable, précisément sur le faîte de la maison commune ou hôtel-de-ville. Je voudrois encore que le héros fut couronné d'un laurier dont la feuille ombrageroit son front, et l'extrêmité s'élevant en pointe seroit une aiguille aimantée afin que, l'utile se joignant à l'agréable, elle servit à détourner la foudre, et qu'ainsi tout ce qui appartiendroit au grand homme représenté, fut en tout tems salutaire au peuple qui lui est si cher. Je ne propose pour le présent aucune inscription; du vivant des députés on doit ménager leur modestie, mais voici des vers que la postérité pourroit graver peut-être, au bas de chaque statue; ils ont été faits par mon fils l'abbé qui, quoique dépouillé de tout par leurs décrets, n'en chérit pas moins les auteurs.

Inscription pour être mis au bas de la statue de chaque député.

Tant qu'il vécut, bienfaiteur de la terre,
Il éteignit la foudre entre les mains des rois,
De la nature il a subi les loix;
Mais son image encore, est un *paratonnère*.

JOURNAL
EN
VAUDEVILLES.

LES CHEVALIERS
DE LA TABLE RONDE,
OU LA COLERE D'IRAMBA,
qui n'est pas celle d'Achille.

Pièce nouvelle en un acte.

Si quid ego ad fuero, curam ve levasso
Quæ nunc te coquit, et versat sub pectore fixa.
Ecquid erit pretii ?

Enn. apud tullium.

N°. VI.

1790.

JOURNAL
EN
VAUDEVILLES.

LES CHEVALIERS
DE LA TABLE RONDE,
OU LA COLERE D'IRAMBA,
qui n'est pas celle d'Achille.

Pièce nouvelle en un acte.

Si quid ego ad fuero, curam vel avaro
Quæ nunc te coquit, et versat sub pectore fixa.
Ecquid erit pretii?

Enn. apud tullium.

N°. VI.

1790.

JOURNAL
EN VAUDEVILLES.

Nous trouvons, il faut l'avouer, de grands sujets de consolation dans les éloges que le public a donnés à notre prudence, et dans le gré qu'il nous a sçu, d'avoir déféré à son tribunal le *Noël de la Constitution*; nous sommes bien décidés à tenir la même conduite pour tout ce qui reste encore de ce *noël*, mais notre ami a plus de paresse que de mémoire, il lui faut quelquefois, un jour entier, pour se rappeller un seul couplet, et le peu qu'il nous en a remis ne suffit pas pour former un corps d'accusation. Cependant les dangers se multiplient autour de nous, un grand nombre de vaudevilles aristocrates circulent dans le public, on nous fait, de toute part, les honneurs de la paternité, pour des enfans qui nous sont étrangers; il faudra bien, tôt ou tard, que nous tombions dans les pièges qu'on nous tend sans cesse, et cette malheureuse famille, dont on nous croit les auteurs, prospère au point qu'il sera difficile de nous en débarrasser entièrement.

Heureusement pour nous, le public est juste,

il encourage le soin que nous prenons de nous justifier, aussi est-ce encore à son indulgene que nous allons soumettre une dénonciation nouvelle. Malheur à ceux qui nous mettent dans la cruelle necessité d'être délateurs. Au reste, on le voit bien, nous le sommes, sans aucun espoir de récompense, sans lâcheté, sans fanatisme; mais uniquement inspirés par cet amour de soi si naturel, si légitime qui tend à prévoir, et à conjurer d'avance les orages qui nous menacent.

Celui que nous venons de découvrir, étoit sans doute, le plus affreux de tous. Il ne s'agit de rien moins, que d'une pièce en prose, et en vaudevilles, jouée à deux lieues d'ici, dans le château de...., qui depuis long tems eût dû être livré au pillage, et aux flammes, s'il y avoit encore quelque justice. Quelques personnes prétendu instruites, sont venues nous dire confidemment le nom de l'auteur de cette pièce; mais nous sommes très-fondés à ne pas les croire. Il est plus que vraisemblable qu'elle est sœur du noël de la constitution, et que ce sont deux enfans nés de la même plume. Après tout, on sent bien que pour notre ami, déja coupable, une faute de plus, n'est pas grand chose, mais que le simple soupçon seroit une tache pour tout autre ainsi que pour nous, qui avons conservé avec tant de soin notre précieuse innocence.

LES CHEVALIERS
DE LA TABLE RONDE,
OU LA COLÈRE D'IRAMBA;

Pièce en prose et en vaudevilles, en un acte;

PROLOGUE.

Les acteurs sont *Thalie*, *Plutus* et *Momus*.

Thalie,

QUE le sultan Saladin
Rassemble dans son jardin,
Tous les sages de la Grèce,
Que le peuple dans l'ivresse,
Les écoute le matin;
C'est bien,
C'est bien,
Mais leur goût n'est pas le mien.
Je viens ici, ne vous déplaise,
Rire à mon aise. *bis.*

Plutus,

AIR : *Des Revenans.*

Rire est chose bien nécessaire,
Et l'ennui de parler d'affaire
Met sur les dents.
Comment espérer qu'on en sorte !
Eh ! parbleu, que le diable emporte
Les Insurgens.

Momus.

AIR : *du Confiteor.*

(1) Francine au déclin de ses ans,
Voudroit ne pas vieillir encore ;
On lui dit, qu'en dépit du tems,
On va lui rendre son aurore.
Si Francine écoute cela :
Eh ! vîte, un bon *meâ culpa.* bis.

Pour les guerriers tel est son goût,
Qu'à lui plaire chacun s'empresse,
Aussi ne voit-on plus part-tout

(1) Par ce nom de Francine, qui revient plusieurs fois, il paroît que l'auteur a voulu désigner la France.

Qu'Uniformes de toute espèce.....
Mais est-il sage, ce goût-là....
Gare quelque *meâ culpa.* bis.

En cent ménages différens
Il faudra qu'elle se partage,
Sans qu'il naisse entre ses amans;
De jalousie et de nuage,
Si Francine espère cela,
Gare quelque *meâ culpa.* bis.

Plutus.

AIR: *De tous les capucins du monde.*

Le peuple, du tems de nos pères,
De *veto* ne s'occupoit guères,
A tout cette ennuyeux micmac
Il avoit l'oreille fermée.
Mais dès que l'argent sonne... tac,
Voilà la statue animée.

Thalie,

Autrefois, au seul mot d'affaire
Dormoit la jeunesse légère.
Des raisonneurs tout le micmac,
N'opéroit que de la fumée....
Parlez-lui d'Uniforme.... tac,
Voilà la statue animée.

PERSONNAGES DE LA PIECE.

Le baron d'Al....,
Le vicomte de Cast...,
Le CA....., *personnage presque muet.*
Le grand chevalier Iramba,
Mercure,
Le diable boîteux.

La scène est dans une salle parée des quatre murs pour tout ornement. C'est une espèce de club.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le baron d'Al...., le vicomte de Cas...., le Ca.....

AIR: *Moi de même,* (de l'Amoureux de quinze ans).

Le baron, au vicomte.

QUE j'aime à vous voir !

Le vicomte.

Moi de même ;

Le baron se tournant vers Dup.

Vous de même ;

Le Ca.....

Moi de même.

Le baron.

J'éprouve une peine extrême,

Le vicomte.

Moi de même.

Le Ca..., (à part.)

Moi de même.

Le baron.

Le Necker s'en allant de lui-même,
J'avois quelqu'espoir ;

Le vicomte et le Ca...., (à part.)

Moi de même.

Le baron.

Qu'on supprimeroit
Le décret ;

Le vicomte.

Moi de même.

Le baron.

Que peut-être on me choisiroit

Le vicomte.

Moi de même ;

Le baron.

J'ai beaucoup agi :

Le vicomte.

Moi de même.

Le baron.

Point n'ai réussi,

Le vicomte.

Et moi de même.

Le baron.

Je me trouve à bout.

Le vicomte.

Moi de même,

Le baron.

Au diable soit tout ;

Le vicomte et le Ça...

Moi de même.

Le vicomte.

Je l'avoue, cet entêtement de l'assemblée déconcerte mes projets. Cette loi qui nous exclud de toutes les places, cette loi qu'elle a portée, est le comble du ridicule : elle a la foiblesse de n'oser s'y soustraire, de respecter les chaînes dont elle s'est liée elle-même, et d'adorer son propre ouvrage. Au reste ce n'est point l'intérêt qui m'inspire. Je vois que ma fortune est dissipée, que mon crédit est nul. Je sais que quelque place pourroit remonter l'une et l'autre. Mais mon ame n'envisage dans les dignités, que les dignités elles-mêmes. C'est l'honneur,

Le baron.

Voilà mes sentimens. Mon ambition n'est que le sentiment intime de mes forces. Je suis né pour quelque chose de grand. Je le sens et j'y aspire, c'est ma tendance naturelle.

Le vicomte.

Ne désespérons de rien, mon cher *Baron*, si, pour le moment la carrière nous est fermée dans cette même patrie à qui nous ouvrons celle du bonheur et de la liberté, une perspective qui n'est pas sans charme se développe à nos yeux. Dans cet instant notre chef, le grand chevalier *Iramba*, est sur le champ de bataille. Défenseur de l'Afrique entière, il combat pour ses malheureux habitans. S'il est vainqueur, et il le sera sans doute, pourquoi bornerions-nous nos espérances? Que de nations à nos pieds? que de vastes projets dignes de nous, et de notre ambition.

Jettons d'abord les yeux sur l'ancien peuple de Solyme. Nous sommes ses bienfaiteurs, il nous doit tout. Eh bien! le trône de Salomon, ne peut-il se relever encore, ou du moins offrir à plusieurs de nous de riches et précieux débris. Ce projet qu'osa concevoir un simple maréchal de france, est-il impossible à réaliser? vous m'entendez, mon cher baron, vous m'entendez.

D'un autre côté, voyez la Corse. Tous les suffrages y sont à nous. Nos noms ont remplacé dans les cœurs celui de Paôli. Ce particulier sût y être quelque chose; et nous..... vous m'entendez encore ?.... Mais que cette perspective est mesquine auprès de l'Afrique entière, qu'Iramba

et nous, allons conquérir par nos bienfaits. Quel immense héritage elle nous présente à partager. Quel amas de trônes, de puissance, de trésors ! Croyez-vous qu'il nous fût difficile d'y être rois, quand nous pourrions sans peine y devenir des Dieux ? Ah ! laissons faire Iramba, reposons nous sur son adresse et son génie.... Le voici. Il est vainqueur, sans donte.

SCENE DEUXIEME.

Les *mêmes*, le chevalier *Iramba*.

(Dans le fond du théâtre.)

Le baron.

AIR : *du curé de Pomponne.*

Eh ! mais il semble embarrassé,

Le vicomte.

Oh ! c'est qu'il est modeste.

Le baron.

Mais son œil paroît courroucé,
Remarqués vous son geste !

Iramba, (*s'approchant.*)

Ah ! il m'en souviendra
Larira,
D'un jour aussi funeste.

Le vicomte.

Qu'est-ce à dire ? quoi ! vous-même, invincible chevalier, auriez-vous éprouvé un revers.

Iramba.

AIR : *du Libera de la Bourbonnoise.*

C'est un affront unique !
C'est un arrêt inique !
Pour défendre l'Afrique,
Le champ m'est refusé (1).

Le baron et le vicomte.

Eh, eh, eh, eh.

Iramba.

Cette grande victoire
Alloit combler ma gloire,
Déjà l'espèce noire
Chantoit son *libéra*.

Le baron et le vicomte.

Ah ! ah ! ah ! ah !

Iramba.

De ma lance divine,
J'allois battre en ruine
Cette traite assassine
Qui nous rend des bourreaux. . .

---

(1) Il paroît que dans cette séance ou l'assemblée a rendu un de ses plus sages décrets, la parole fut refusée à ce chevalier.

Le baron et le vicomte.

Oh ! oh ! oh ! oh !

Iramba.

L'assemblée est complice,
Ils ont eu la malice
De me fermer la lice,
Contre mes ennemis ;

Le baron et le vicomte.

Hi ! hi ! hi ! hi !

TRIO.

Le baron et le vicomte.

De lui fermer la lice
Contre ses ennemis.

Iramba.

De me fermer la lice
Contre mes ennemis.

Iramba.

Oui, mes amis, voilà ce qui m'arive ; on m'a défendu le combat. Un nombre de rivaux *incalculable* m'a chassé de l'arêne. Ah ! pourquoi n'y étiez-vous pas ? Vos cris auroient étouffé les clameurs de nos ennemis.

Le vicomte.

Il est vrai ; c'est un reproche éternel que j'aurai à me faire. Mais j'étois venu ici, pour respirer un moment, et repasser le plan d'une attaque que je dois faire demain.

Iramba.

Va, c'est de la vengeance seule qu'il faut nous occuper. O vous, Mars, Apollon, Bellonne, et tout ce qu'il y a de dieux, qui protègent les grands cœurs, ne m'inspirerez-vous pas les moyens de faire repentir mes rivaux de cet outrage insigne.

Et toi, sur-tout, que l'on dit présider à l'éloquence.

AIR : *Jardinier ne vois-tu pas ?*

Du plus grand des orateurs,
Entends la voix plaintive;
Toi ! le Dieu des beaux parleurs,
Mercure.....

SCENE TROISIEME.

On entend la voix de Mercure, qui crie :

.... sèche tes pleurs,
J'arrive, j'arrive, j'arrive.

La suite paroîtra demain.

JOURNAL

EN

VAUDEVILLES.

Magnus sine viribus ignis incassum furet.

N°. VII.

Suite du numéro précédent.

1790.

SUITE

DU NUMÉRO SIX.

SCENE TROISIEME.

Les *mêmes*, *Mercure*.....

AIR : *Jardinier ne vois-tu pas?*

DU ciel je suis descendu,
Pour vous être propice,
Mon secours vous est bien dû....
Vous m'avez souvent rendu.
Service, service, service...

Iramba.

Ah! divin Mercure, vous me charmés par ce langage. Il est doux de recevoir des éloges du Dieu de l'éloquence. Permettez-moi, de grace, de transcrire vos propres paroles dans mon courrier de.... Il y a là de quoi confondre mes ennemis. N'osoient-ils pas

dire que je n'avois ni la bonne, ni la véritable éloquence, qu'on y trouvoit l'empreinte d'une tête exaltée, et non d'un cœur brûlant ; que chez moi, la violence remplaçoit le goût, que..... et tant d'autres platitudes..... Mais après un aussi glorieux suffrage.....

Mercure.

Doucement, vous ne m'entendez pas. Laissons-là cette éloquence dont je suis le Dieu ; c'est de toutes mes fonctions la plus brillante et la plus mesquine. Parlons plutôt, parlons un peu du talent de vivre sur le bien d'autrui. Voilà de tous mes emplois, celui que je chéris le plus. Quel bon métier c'étoit jadis ! Mes protégés étoient nombreux. Mes autels étoient chaque jour ornés d'offrandes nouvelles, chacun s'en seroit mêlé, je crois, sans cette inquiète et surveillante police qui s'étoit introduite parmi vous. Ah ! chevalier, elle n'est plus enfin ; Jupiter nous en a délivré, et cette généreuse association que vous avez formée, nous assure pour jamais la liberté si nécessaire.... oui.

AIR : *Avec les jeux dans le village.*

Votre ordre ne ressemble guères
A ces antiques Paladins,
Qui est des plus honnêtes corsaires,
Alloient dépeuplant les chemins.
Tous mes protégés sans défense,
Envain m'imploroient dans leurs fers;
J'étois réduit à l'impuissance,
Et mes temples étoient déserts.

Le même.

AIR : *Ran tamplan.*

Grace à vous, mes chers enfans,
En plein, plan, ran tamplan, tire lire en plan;
Mon empire, en ce bon tems
Va prendre une autre face.
Par une heureuse audace,
Vous supprimez la race
De ces *prévôts* surveillans,
En plein, plan, ran tamplan, tire lire en plan;
Qui des guerriers du vieux tems,
Osoient prendre la place.

Mais que vois-je ?... Qui entre ici ? Eh ! c'est mon meilleur ami, plus puissant lui seul, que bien des Dieux ensemble.

SCENE QUATRIEME.

Les *mêmes*, le *diable Boîteux*.

Mercure, aux chevaliers.

AIR : *Je suis né natif de Ferrare*

De vous servir, il est capable.

Le Diable boîteux.

Quoique boîteux, je suis un diable,
Entre tous les diables fameux,
Je suis le grand diable boîteux ; (*bis*).
Célèbre par maintes prouesses,
Mes grands projets, et mes *Adresses*,
J'entreprends tout ce que je veux. . . .
Je suis le vrai diable boîteux,
Je suis le vrai diable boîteux.

Le même à Iramba.

AIR : *Ah ! le bel oiseau maman.*

Dès long-tems nos soins heureux,
Protègent ta destinée ;

Contre les sots dangereux
Et les maris furieux.
Nous t'enlevâmes tous deux
Jadis par la *cheminée* (1) ;
Car je fais ce que je veux,
Je suis le diable boîteux.

Iramba.

Eh ! bien, fais donc que je sois vengé. Tu sais combien je suis outragé, mon accident t'est connu : dis, cela ne crie-t-il pas vengeance.

AIR : *des Trembleurs.*

Que le diable les emporte!
Eh ! quoi, manquer de la sorte
Au respect que l'on me porte ;
Puis-je être trop courroucé ?
Moi, dont le génie unique
De l'art de la politique,
Du jargon philosophique,
Leur a montré l'*A*, *B*, *C*.

---

(1) Les lecteurs plus instruits que nous, savent sans doute à quel trait de la vie du chevalier ceci fait allusion.

AIR : *Réveillez-vous.*

Mercure, va chercher la foudre,
Puisque Jupin ne s'en sert pas ;
Donne .... que je réduise en poudre,
Ce troupeau d'écoliers ingrats.

De l'Ethna r'ouvre les abîmes
Où sont engloutis les tyrans.
Saisis pour nouvelles victimes,
Ces nains que l'on croit des géans.

Contre eux, va des flancs du Caucase,
Déchaîner l'immortel Vautour....

(puis s'adoucissant un peu).

Ou du moins, amène Pégase,
Pour que je quitte ce séjour.

(Après cette énergique exclamation, Mercure et le Diable boîteux qui s'étoient éloignés un instant comme pour consulter ensemble reviennent près des chevaliers)

Mercure à Iramba.

Eh ! bien, soit content, tes vœux seront remplis.

Iramba.

Est-il bien vrai, je serai vangé !

Mercure.

Oui, et dans peu de tems, je t'assure.

Iramba.

Ah ! que d'encens je ferai fumer sur vos autels. Que de victimes ?

Mercure.

Il n'en est pas besoin. Si ta vangeance est assurée c'est sans aucune peine de notre part. Oui, mon cher chevalier.

AIR : *Nous nous marierons dimanche.*

Oui, de te venger,
Il ne faut charger
Que l'assemblée elle-même.
Pour cela, mon cher,
Fais la dépêcher
D'organiser son système;
Le peuple armé, les progrès du désordre,
Et les districts qui se f... ichent de l'ordre.
Elle aura, je vois,
Bientôt sur les doigts,
Et plus d'un fil à retordre.

LE DIABLE BOITEUX.

AIR : *l'avez vous vu, mon bien aimé.*

Comme ce Dieu, je le prévois,
L'intrigue et la cabale,
Tout les maux qui vont à la fois,
Miner la capitale.
Le tems qu'on perd, en cent façons,
A son poste, aux élections.
L'ambition
De tout canton,
Qui veut l'indépendance.
Et Saint-Domingue, et le Colon....
Voilà votre vengeance.

A ces mots, Mercure et le Diable boîteux s'envolent l'un au ciel, l'autre du côté de la Palestine, dont on dit qu'il aime encore les débris.

Les chevaliers semblent ensevelis dans de profondes réflexions où il fera bien de les laisser.

Nous ajoutons ici comme une suite de la pièce qu'on vient de lire, tous les couplets qui fûrent chantés le même jour, dans le même château, par les mêmes acteurs, soit avant, soit après la représentation, ou pendant les repas.

Ces couplets nous ont semblé, pour la plupart des parodies, d'anciens vaudevilles très-connus.

ROMANCE DE FRANCINE (1).

AIR : *Que ne suis-je la fougère.*

Liberté, ma voix t'appelle,
Toi seule occupes mon cœur.
C'est à ta flamme immortelle
Que s'allume le bonheur.
Sur tes pas je m'abandonne,
Ah! prends soin de mon destin.
La richesse t'environne,
Le calme naît sous ta main.

Ainsi s'exprimoit Francine,
Vive en tous ses sentimens,
Chez qui l'humeur enfantine
Accompagne les vieux ans.
A l'idole qu'elle adore,
Le plus beau temple est dressé,
Le matin, le soir encore
Il est par elle encensé.

Mais il lui faut une image
Qui montre l'objet chéri.
Elle-même, elle encourage
Moun., Neck. et Lall.
Je veux qu'ici l'on me trace,
Un vrai chef-d'œuvre à l'instant....

(1) On doit se rappeller que ce nom de Francine semble désigner la France.

Sa chimère a tant de grace,
Son buste sera charmant.

Ils exposent à sa vue,
La liberté, comme elle est,
Simple, mâle, retenue,
Sans cocarde, et sans apprêt.
L'art n'a point rendu, dit-elle,
Ses traits, son air enchanteur.
Voulez-vous un sûr modèle?
Il est empreint dans mon cœur.

Tout près sur un lit de rose,
Avec les plus doux attraits,
Une deité repose.....
C'est elle..... voilà ses traits;
Eh quoi donc! femme ingénue,
Vous vouliez la liberté,
Et vous prenez la statue.
De qui? -- De la Nouveauté.

AUTRE.

LES J'AI VU.

AIR: *Réveillez-vous.*

J'ai vu d'un moment d'espérance
Passer l'éclair prompt et subtil;
J'ai vu le destin de la France
Ne plus dépendre que d'un fil.

J'ai vu l'aimable Cythérée
Dont tous les jours étoient sereins,
Presque à son réveil entourée,
Non pas d'amans, mais d'assassins.

J'ai vu le maître du tonnère
N'avoir que des foudres éteints....
Et des volontés de la terre,
Venir attendre ses destins.

J'ai vu des deux bouts de l'empire
Chez nous accourir, à grand bruit,
De grands ouvriers pour construire,
Et dont les mains ont tout détruit.

J'ai vu des bourgeois en allarmes
Sur la foi de leurs bons amis,
Crier cent fois : courons aux armes !
Sans pouvoir trouver d'ennemis.

Du tigre j'ai vu la colère,
Dans des cœurs plus tendres jadis,
Et j'ai vu prendre un Réverbère
Pour la balance de Thémis.

Avant de chercher des ressources,
J'ai vu supprimer les impôts ;
J'ai vu fermer les vieilles sources,
Avant d'ouvrir d'autres canaux.

J'ai vu la journée immortelle
Ou l'effort de cent mille bras,
Vint à bout d'une citadelle
Où l'on ne se défendoit pas.

J'ai vu des faiseurs de miracles
Qui n'étoient pas de grands sorciers
Et des dieux rendre des oracles
A six écus, très-volontiers.

AUTRE.

Ma raison alloit faire naufrage.

Chantons dans un heureux vaudeville
Le retour des vertus qu'on aura.
Plus d'esclavage à la cour, à la ville,
Les sentimens qu'on trouvoit du vieux style,
Cela reviendra.

Le barreau bannira tout scandale,
La franchise par-tout renaîtra.
Dans le parterre jamais de cabale,
L'équité, les procureurs, la morale,
Cela reviendra.

Tout revient, le bon sens, le courage,
La bonté, le bonheur, etc.
J'ai même vu des hommes d'importance
Qui disoient, en bouleversant la France,
Cela reviendra.

AUTRE.

AIR : *Lison dormoit dans un bocage.*

De la patrie augustes pères ;
Qui de vous obtiendra le prix.
En comparant tant de lumières,
Les suffrages sont indécis.

Probité, génie, éloquence,
Dans quel embarras nous voilà.
Savoir par-ci, raison par-là,
Tiennent tous les cœurs en balance,
Platon ici ; Socrate là.....
Ma foi *choisisse* qui pourra.

AUTRE.

AIR : *Nouveau.*

Cet abbé, rival d'Aristote :
N'a pour lui que l'obscurité ;
Un jour il crut dans sa marotte,
Avoir conquis la vérité.
Laissons ce vieillard qui radotte,
Son verbiage est sans clarté,

Quand je vois les plus grands d'Athènes
Avec des respects empressés
Courir après nos Diogènes.
Je vois les passants courroucés.
Ah ! si les tonnes étoient pleines ;
Mais, mais.... que de tonneaux percés.

AUTRE.

AIR : *le premier du mois de janvier.*

Un jour, c'étoit lundi dernier,
J'rencontrais l'abbé financier ;
Qu'en sait plus long q'tous les apôtres.
Tu as lu, m'dit-il, mon projet,
Ce grand chef-d'œuvre que j'ai fait
Accompagné de plusieurs autres.

Moi qui vous tourne un compliment,
Ma foi, tout aussi couramment
Que je disons nos Patenôtres.
Ah ! fis-je --- mon compère, oui-dà,
Faites nous en toujours com'ça,
Accompagné de plusieurs autres.

JOURNAL

EN

VAUDEVILLES.

Gratis anhelantes, multa agendo nihil agentes.

Phœdr. Fab. 5. Liv. 2.

N°. VIII.

* * *
* *
*

1790.

JOURNAL
EN
VAUDEVILLES.

Romance nouvelle de Franciane (1).

SUR les bords de la *seine*,
Franciane en ces mots,
Un jour contoit sa peine,
Aux nymphes de ces eaux;
Gloire trop-tôt passée,
Qui ne peut revenir!
Tourment de ma pensée
Que n'ai-je en te perdant, perdu le souvenir?

(1) Francine *ou* Franciane, voyez les numéros six et sept.

Il n'est plus ce bel âge,
Où, si digne d'amour,
Je recevois l'hommage
Des peuples d'alentour;
Ma jeunesse est passée
Et ne peut revenir!
Tourment, &c.

Vive, légère et tendre,
J'inspirois le plaisir,
De moi l'on venoit prendre
L'art heureux de jouir,
O volupté passée,
Qui ne peut revenir,
Tourment, &c.

Les arts nés sur mes traces
Faisoient mes ornemens;
J'avois toutes les grâces,
J'avois tous les talens.
Splendeur trop tôt passée,
Qui ne peut revenir!
Tourment, &c.

Quel changement extrême!
Le ciel m'a tout ravi,

Adieu gloire, amour même,
Et vous beaux arts aussi,
Félicité passée,
Qui ne peut revenir,
Tourment, &c.

Sans plus songer à plaire,
Je raisonne aujourd'hui ;
Mon langage est sévère
Et j'inspire l'ennui :
O ma gaieté passée,
Tu ne peux revenir....
Tourment, &c.

De tout je prends ombrage,
Je n'ai plus de repos.
De nos beautés sur l'âge,
J'ai déja les défauts ;
Tranquillité passée,
Qui ne peut revenir....
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir ?

LES TROUS.

HISTOIRE ATHÉNIENNE.

JE sais qu'il est des *trous* charmans
Où le frippon d'amour se joue,
Trous du menton, *trous* de la joue,
Tant d'autres connus des amans;
Hélas! sans peine, je l'avoue,
Celui que décriront mes chans
Est d'une forme différente,
A des contours moins séduisans;
Et s'il fut célèbre en son tems,
C'est moins d'amour que d'épouvante.
Mais chez les Grecs, ce peuple fou,
Dont les mœurs ressembloient aux nôtres,
On s'occupa tant de ce trou
Qu'il fit négliger tous les autres.

Sous le règne du bon *Codrus*, de ce prince qui fut l'amour de ses sujets, qui se dévoua pour son peuple et en qui finit la monarchie Athénienne, un fléau bien étrange menaça la ville

d'une ruine entière. Ce n'étoit point un *Minotaure*, comme en Crète ; la valeur des Athéniens l'eût immolé ; c'étoit encore moins un *sphinx*, comme à Thèbes ; ils avoient trop d'esprit pour être arrêtés par des énigmes ; c'étoit, pourra-t-on le croire ? ce n'étoit rien qu'un trou, mais d'une nature merveilleuse, et telle que l'histoire ne nous en offre pas de semblable. Une nuit qu'Athènes étoit ensevelie dans un profond sommeil, la terre s'ouvrit ; cette ouverture fut d'abord peu de chose, mais ses progrès devinrent si rapides qu'aux premiers rayons du soleil, c'étoit un abîme qui, croissant toujours en largeur et en profondeur, menaça enfin d'engloutir la ville. Le bon Codrus fit tous ses efforts pour arrêter le mal ; il ordonna que les campagnes éloignées et voisines, seroient mises à contribution, et que chaque particulier, pour combler cet hiatus, apporteroit de sa terre et de son champ ; on murmura, mais on obéit ; et cependant le trou ne diminuoit pas ; que faire dans ce pressant danger ? on s'adressa à l'oracle, et la sybille, tout en fredonnant, leur fit cette réponse.

AIR : *A la façon de barbari.*

Citoyens, pour vous secourir
Il n'est que la sagesse,

Rassemblez-donc, sans discourir,
Les sages de la Grèce.
Prenez-les dans chaque canton,
La faridondaine, la faridondon,
Sur-tout qu'ils ne soient pas choisis,
Biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

Dès qu'on eut entendu l'oracle, l'espérance et la joie rentrèrent dans tous les cœurs. L'ordre des dieux fut promptement exécuté.

En conséquence, les Athéniens rassemblèrent leurs sages, et mirent dans leur choix cette prudence et cette profondeur d'examen qu'ils mettoient, comme on sait, à tout ce qu'ils faisoient.

A peine l'auguste assemblée eut pris séance, que la confiance devint générale; le trou ne parut plus à craindre; bien des gens même assurèrent qu'il étoit déja diminué.

PREMIERE JOURNÉE.

Un étranger nommé *Néchaos*, ministre du

bon Codrus, honoré de sa confiance et cher aux Athéniens, se présente à l'assemblée et lui parle en ces termes.... Athéniens!... point d'*Athéniens*, dites *Messeigneurs*, s'écria un illustre Bou.... che.... ce titre convient à notre profonde sagesse, il nous est dû; demandez plutôt..... et chacun trouva qu'il avoit raison.

MM. donc, reprit *Neckaos*, je ne vous ne le dissimule point, vous tenez dans vos mains les destinées de l'empire; le trou est affreux, le mal est grand, mais il n'est pas sans remède : j'en ai sondé toute la profondeur; et un travail réglé, une attention suivie, des soins bien ordonnés, le tems sur-tout; car ce n'est que peu-à-peu, et non comme on a fait jusqu'ici.....

Ce discours devenoit un peu long, et mécontenta tout le monde. On trouva qu'il n'étoit précisément que sage; mérite bien mince assurément; qu'il vouloit procéder simplement, et comme la nature, ce qui n'étoit pas bien fin; que d'ailleurs il n'offroit ni grandes vues, ni génie; qu'il étoit peu digne de son auditoire, et même de la réputation de Néckaos; aussi

l'assemblée se promit-elle bien de n'en pas tenir compte, ce qu'elle fit, comme on va voir.

DEUXIEME JOURNÉE.

Un de messeigneurs se lève, et dit: citoyens, on nous parle de trous; nous savons ce que c'est... La nature a fait bien des trous, sans doute, mais il n'en est aucun qui ne se bouche; et croyez-moi, celui-ci aura son tour, tout comme un autre. Pour moi, je crois que, dans ce moment, le point vraiment essentiel, l'ouvrage le plus pressant, le plus fait pour vous immortaliser, c'est de commencer par régénérer et vivifier le sol, de manière qu'il ne s'y forme plus d'hiatus. Il parloit bien; on lui donna raison; mais y pensez-vous, s'écria Néckaos? avant que de régénérer ce qui reste, songez donc à le sauver. Si vous tardez, la ville n'existera plus; le mal gagne, le danger est pressant.

L'assemblée se moqua des instances de Neckaos. On trouva plaisant qu'il se crût plus sage qu'elle: on lui soupçonna un fond d'orgueil, qu'il étoit bon d'humilier; enfin, il fut décrété qu'il falloit d'abord régénérer toutes les

parties du sol ; et qu'ensuite on sauveroit le tout, si on pouvoit.

TROISIEME JOURNÉE.

Le jeune *Barviadès*, en qui les lumières ont devancé les années, fixa l'attention de l'assemblée.... Le décret que vous avez porté hier, dit-il, est de la plus profonde sagesse. J'ose aujourd'hui vous en proposer un, dont les suites n'auront ni moins d'utilité, ni moins de gloire. Ce peuple nous a choisis pour ses organes; c'est un grand honneur, bien digne de notre reconnoissance. Ordonnez donc, pour la lui prouver, que désormais on ne forcera plus les citoyens d'apporter des parties de leur sol, ni des terres de leur champ. Faites mieux encore ; pour rendre ce bienfait immortel, donnons leur des armes ; formons, de ce peuple, une puissance supérieure à toute autre ; et par-là, je vous garantis, pour l'avenir, l'éxécution de votre décret. Je sais que si vous régénérez le sol, nous n'avons plus de pareils malheurs à craindre ; mais les précautions ne sont jamais superflues, et l'excès de la prévoyance, ne prouve que l'excès de la sagesse.

Bravo, bravo, fut la réponse générale; Neckaos et bien d'autres vouloient parler, et certes, il y avoit de quoi; mais on leur dit de se taire, et ils se turent.

Rien n'est égal aux transports de joie que ces deux décrets causèrent dans Athènes. On ne douta point que ces deux efforts de sagesse, n'eussent déja changé l'état du gouffre, et les citoyens s'y portèrent en foule; il est vrai qu'il avoit encore augmenté depuis, et la surprise eût pu devenir funeste, si l'assemblée n'eût fait publier qu'on devoit être sans alarmes, que bientôt elle s'occuperoit de l'abîme, et qu'alors elle le combleroit tout d'un coup.

CINQUIEME JOURNÉE.

Cette promesse étoit facile à faire; il n'y avoit d'embarras que dans l'exécution. Réellement la vue de ce gouffre commençoit à inquiéter les sages, lorsque le grand Irambiade, le plus fort de science, de raisonnemens et d'élocution, se lève et s'écrie : en vérité, votre incertitude me fait pitié; que tardez vous? Qui vous arrête? Tournez les yeux sur ces collines et sur ces montagnes qui vous entourent.

N'eſt-il pas vrai qu'elles sont formées aux dépens des entrailles de la terre, et qu'elles lui ôtent en solidité ce qu'elles gagnent en hauteur ? m'en croirez-vous ? abattons-les, qu'elles soient jettées dans le gouffre, et je vous réponds que cela avancera votre ouvrage.

A cette sublime motion, la joye se peignit sur tous les visages, l'on commença d'espérer. En vain Neckaos, en vain tous les avocats des collines représentèrent que c'étoit sacrifier l'avenir au tems présent, qu'on ne pouvoit se passer de montagnes dans l'ordre phyſique et politique que leur ombre protégeoit les vallons, que les eaux qui en jaillissoient désaltéroient les terres, qu'elles étoient la barrière et le rempart naturel du pays, et que seules, elles avoient souvent arrêté des armées entières. Abattons, abatons, devint le cri universel; et l'on décréta qu'il n'y auroit plus de montagnes dans le pays, et qu'elles seroient toutes mises au niveau des vallées.

SIXIEME JOURNÉE.

Enhardi par le succès, et sur des dispositions de l'assemblée, Irambiade prit encore la parole : c'est bien, dit-il, c'est bien d'avoir détruit les

montagnes. Vous avez montré à l'univers qu'aucun préjugé ne peut tenir devant votre sagesse, et que vous seuls étiez capables de justifier l'oracle, et de remédier à tous les maux; mais fermerez-vous les yeux sur le plus grand de tous? laisserons nous subsister long-temps encore ce colosse sans proportion, cet édifice royal qui pèse sur ce terrein que vous voulez raffermir? vrai fardeau de la terre, il l'accable, il l'écrase, et faut-il s'étonner qu'ainsi surchargée, elle ait cédé à cette énorme masse; dites, le laisserons-nous subsister?

La réponse étoit sur toutes les lèvres, car la motion avoit retenti dans tous les cœurs; mais aussi la crainte d'un peuple encore esclave des préjugés, et dès long-tems attaché à cet antique édifice, vint retenir leur impatience, et leur secret prêt à s'échaper peut-être; je vois, leur dit Barviadès, qui jamais ne connut d'obstacle, je vois votre inquiétude, je la conçois, je la respecte et la partage, mais n'est-il donc aucun moyen de concilier la prudence avec votre devoir et le bien des peuples! sans doute ce vieux monument n'a que trop duré, sans-doute, aussi, il n'est pas tems encore de l'abattre. Eh bien! profitons du pouvoir qui est

entre nos mains, pour l'attaquer sourdement, pour miner ses bases; qu'il existe encore, mais comme un vain simulacre sans fondement, sans solidité, qu'un seul de nos efforts, quand il sera temps.....

Nous sommes obligés d'avouer qu'il y a ici une lacune dans l'original, si nous sommes assez heureux pour y suppléer, nous nous promettons bien de donner au public la suite de cette histoire, et de lui apprendre enfin comment on s'y prend pour boucher des trous.

JOURNAL

EN

VAUDEVILLES.

LES VOYAGES DE LA CONSTITUTION.

Pour servir de suite au noël de sa naissance.

Stupete gentes... SANT.

N°. IX.

1790.

JOURNAL

EN

VAUDEVILLES.

NOUS avons long tems balancé si nous continuerions à dénoncer le Noël de la constitution. Combien, en effet, n'avons nous pas dû souffrir, en voyant que, loin d'être proscrit comme une œuvre de ténébres, ce Noël avoit amusé le public, toujours malin, toujours pressé de rire; que les idées de notre ami avoient été présentées de cent manières dans cent journaux différens; qu'on leur devoit les couches et le bulletin des couches de Me. Target, et tant d'autres

bagatelles ingénieuses qui leur ont donné des graces et une existence nouvelles. Un tel succès sans doute est affreux et déplorable? Mais si par hazard, la suite, ou plutôt l'extrait que nous allons en donner, avoient aussi le malheur de réussir, nous protestons d'avance et solemnellement que c'est contre nos intentions, et que nous nous serions bien gardés de le publier, sans toutes les raisons de prudence et d'intérêt personnel déja exposées dans notre N°. 5.

Extrait d'un manuscrit intitulé :

VOYAGES DE LA CONSTITUTION.

En douant la jeune constitution de tant de charmes, en lui prodiguant tout ce qui devoit faire le bonheur des hommes, l'on sent bien que le ciel ne l'avoit pas uniquement formée pour la France, qu'il l'appelloit sur un théâtre plus

grand et plus digne d'elle ; que l'univers avoit droit à ses faveurs.

Ses parens furent assez sages pour deviner sa destinée, assez honnêtes pour ne s'y point opposer, assez maîtres d'eux mêmes pour s'éloigner d'une fille chérie, et son départ fut résolu. On arrêta donc qu'elle devoit courir le monde pour le bonheur des hommes et pour le sien propre. Car les voyages forment toujours un bon esprit.

Un seul point inquiétoit ses parens. Sa beauté, son âge et son sexe effrayoient leurs esprits ; ces dons aimables ne commandent pas toujours le respect.

(Même air que le Noël.)

Tous les Bourgeois de Chartres.

Partageant leurs allarmes,
Chapelier fut d'avis
De travestir ses charmes,

Sous un de ses habits.
Mais le duc d'Aiguillon qui déteste en son ame,
Toute ombre de déguisement,
Croit qu'on lui peut impunément
Laisser ceux d'une femme.

Après beaucoup de débats, de motions et d'amendemens, sa forme parut si majestueuse, la vénération qu'elle commandoit si naturelle et si imposante, que la majorité revint à l'avis du duc d'Aiguillon.

Je n'attendrirai point le lecteur du récit des adieux, ni des augustes larmes que versa l'assemblée, ni des conseils touchans qu'on lui donna, ni des vœux ardens que l'on fit pour elle.

Target lui dit, ma bonne,
Hélas ! il faut partir.
Oui, ton destin l'ordonne ;
Va, songe à le remplir.
A l'aveugle univers cours porter la lumière ;
Mais pour toi tel est mon amour,
Que je te permets dès ce jour
De m'appeller ton père.

Pour savoir de ses dettes
Eluder le fardeau ;
Elle prit des recettes
Du savant Mirabeau.
Robetspiere en ses mains remis sa docte lyre ;
Petion lui montra sur-tout,
Le secret de parler beaucoup
Sans avoir rien à dire.

Volney courut d'avance
Préparer le chemin.
De Lameth la vaillance,
Répond de son destin.
A sa dépense, on veut que Camus seul préside ;
Bailli devient son pourvoyeur,
Vieuzac son scribe et son flatteur ;
Syeyes lui sert de guide.

Le grand jour du départ est arrivé. Entourée de ce cortége, & de beaucoup d'autres de ses parens dont les noms tour à tour se présenteront à ma plume, la jeune Déité quitte la Capitale, non sans regrets ; elle y étoit adorée ; le peuple à genoux, lui crie en pleurant, d'abréger le tems de son absence. Les grands de la

cour plus attentifs et plus tendres, la conjuroient de prendre le tems nécessaire, et sur-tout de ne point se fatiguer, dût-elle ne revenir jamais.

Par-tout sur son passage
La déesse admiroit
Et son nouvel ouvrage,
Et le bien qu'elle a fait!
Lucas en baudrier (1), lui parloit politique;
Le Laboureur en faction,
Du soc formé pour le sillon
Avoit fait une pique.

Tout lui montroit sans doute
L'image du bonheur.
Le *clergé* sur sa route,
Chantoit en son honneur.
Thémis la bénissoit de n'avoir rien à faire.
Tous les grands prévôts s'enfuyoient;
Les bons citoyens revenoient,
Sous l'ombre de leur mère.

---

(1) On doit prévenir les étrangers, que le baudrier ou l'écharpe, sont aujourd'hui les ornemens de la mairie.

Mais le cœur de la belle
Dut sentir à son tour,
Combien déja pour elle,
Le peuple avoit d'amour;
Quand le tendre Barnave, eut avec complaisance,
Fixé ses yeux émerveillés
Sur les châteaux incendiés,
Pour fêter sa naissance.

Une preuve si touchante de l'ivresse et du délire général qu'elle avoit inspiré, la flatta plus que tout le reste. C'est à ſon âge sur-tout qu'on ſent vivement le plaisir d'être aimé. Auſſi dans tous les lieux où elle passa, elle eut soin, par reconnoissance, de prendre les couleurs de l'endroit, et chaque paysan étoit charmé de lui voir les rubans de sa cocarde. Enfin, après avoir parcouru plus de 80 départemens, et plus de quarante mille cantons, on tint conseil pour savoir quel seroit le climat étranger qu'elle honoreroit d'abord de sa présence.

L'abbé Syeyes son maître et son mentor opina pour l'Angleterre, comme le pays du

monde le plus fait pour apprécier ses charmes, et lui rendre le culte qu'elle méritoit. Il eut soin même de détailler par écrit les raisons qui le décidoient, et suivant son usage, ses raisons étoient si claires, que la Grande-Brétagne eut la préférence.

Un seul obstacle arrêtoit encore ; c'étoit le défaut d'argent ; car la belle n'étoit chargée que de papiers, et l'on craignoit bien que Londres ne voulût point de ses assignats. La difficulté étoit pressante. Cependant elle fut levée.

Par l'heureux Ministère
Du plus grand des Prélats ;
Un *hébreu* débonnaire,
La tira d'embarras.
Même on dit qu'en secret il sut lui prouver comme
On ne pouvoit douter qu'un Juif,
Ne fût un citoyen actif
Muni des droits de l'homme.

Après d'aussi sages précautions, l'on met à la voile ; la déesse, curieuse comme on l'est à

son âge, auroit voulu, pour se rendre en Albion, prendre la route de la Hollande ; mais M. de Lameth représenta qu'il seroit dangereux de s'y exposer ; que de M. de Maillebois pouvoit être dans ces parages, avec quelques milliers d'hommes et d'écus, que lui avoient fournis trois royaumes, et qu'il ne demandoit pas mieux que de tomber sur leur caravanne ; que pour lui, le péril ne l'effrayoit pas, mais qu'il devoit répondre des jours qui lui étoient confiés, qu'il n'y avoit que que lui de guerrier dans la troupe, et qu'il ne pouvoit changer en grenadiers un Petion, un abbé Syeyes, un Prélat, et tant d'autres.

La constitution qui n'avoit précisément que la bravoure d'une femme, commença par s'effrayer d'avance, et ne fut pleinement rassurée qu'en arrivant à Douvres ; elle y débarquoit à peine, qu'un homme, qui sembloit l'attendre sur le rivage, se lève, vient droit à elle et l'examine avec tout l'air de l'intérêt et l'empressement de la curiosité. La constitution ne l'avait jamais vu, mais il n'étoit pas inconnu à ceux de sa suite,

qui tous cherchoient à se rappeller des traits qui leur étoient familiers, et qui ne pouvoient appartenir qu'à un français : cet homme s'était d'abord approché, d'un air riant, puis avoit reculé deux pas, ce qui ne plut pas extrêmement à la déesse ; enfin, prenant un air grave et sérieux, il lui dit.....

Pendant mon ministère
J'étois foible et flatteur,
Mais l'air de l'Angleterre
A changé mon humeur.
Pardonnez à monzèle, excusez-le de grace,
Mais reprenez le paquebot,
Où je crains que d'ici bientôt,
Madame, on ne vous chasse.

Il faut ici pour plaire,
Nous le savons assez,
Des traits de caractère,
Vrais et bien prononcés.
Voilà pour quels appas le cœur d'un Anglais brûle ;
Mais vous, madame, avec vos traits

Anglais, Romains, Suisses, Français,
Vous serez ridicule.

J'ajoute avec franchise
Qu'ici l'ont veut encor,
Une taille bien prise,
Libre dans son essor.
Et soit dit, sans blesser votre délicatesse,
Vos mouvemens ont trop d'efforts,
La tête, les pieds, et le corps,
Sont trop faits d'une pièce.

A cet étrange discours, je laisse à penser quelle fut la colère de la déesse, et la surprise de ceux qui l'entouroient. Ah ! je cesse de m'étonner, s'écria Syeyes; j'aurois dû le reconnoître plutôt. C'est lui, c'est Calonne; ô dieux ! cet infâme, dit Lameth, allons, Madame, vous allez être vengée, je vais punir le traître; il tire aussi-tôt son épée, et s'élance; mais l'adroit Calonne avoit disparu; on n'osa trop s'engager à sa poursuite dans un pays inconnu, où peut être l'on avoit dressé des pièges; car la prudence fut toujours la vertu de cette brave escorte,

et puis un Calonne n'étoit-il pas capable de tout ?

En attendant qu'on le retrouve et qu'il soit puni, pour donner le tems à la jeune déesse de se remettre de son désordre, et au lecteur celui de calmer son indignation ; car sans doute il en a été saisi, nous suspendrons cette histoire dont on verra la suite dans le prochain numéro.

JOURNAL

EN

VAUDEVILLES.

SUITE DES VOYAGES

DE LA CONSTITUTION.

On lui dit, ce n'est pas ici,
Que vous trouverez votre affaire.

Thélème et Macare.

N°. X.

1790.

JOURNAL

EN

VAUDEVILLES.

SUITE DES VOYAGES

DE LA CONSTITUTION

On lui dit, ce n'est pas ici,
Que vous trouverez votre affaire.

Thélème et Mazoare.

N°. X.

1790.

JOURNAL

EN

VAUDEVILLES.

SUITE

DES VOYAGES

DE LA CONSTITUTION.

MALGRÉ les prophéties du malin Calonne, la *jeune Constitution* continua saroute. Si les dernières paroles de l'*ex-ministre* revenoient quelquefois à son esprit, tout son cortège s'empressoit de la distraire, ce qui n'étoit pas très-facile; car enfin, le Calonne avoit la réputation d'homme de goût et de connoisseur. La variété des objets, plus encore que tous leurs soins, parvint à calmer un peu son jeune cœur agité;

plus elle approchoit de Londres, plus un spectacle nouveau pour elle, attiroit toute son attention. Ce n'étoit point : - -

Un tas de marchands sans pratique
De fabricans sans attelier ;
De compagnons hors de boutique,
Et d'artisans de tout métier ;
Des commissaires sans ouvrage,
Des farceurs réhabilités,
Des intrigans de tout étage,
Des sous-ordres désappointés ;
Beaucoup de rentiers dans la peine,
Quelques gentilshommes sans pain,
Des avocats à la douzaine,
Des procureurs mourant de faim,
Force médecins sans visite,
Gens empressé de se caser,
Et convaincus que leur mérite
Ne pourra tarder à percer.
S'agitant, parlant tous ensemble,
A jeûn souvent, ou de vin pris, etc. (1)

(1) Ces jolis vers sont tirés d'un de nos meilleurs journaux ..... *Le Spectateur-National.*

L'abbé Syeyes qui ne perdoit aucune occasion de diriger le goût, et de former l'esprit de sa pupille, lui disoit :

AIR : *Mon père étoit pot, etc.*

Voyez le maintien et l'humeur
De tous ces Insulaires,
Comme, en jouissant du bonheur,
Ils sont tristes, sévères ;
Ah ! trop de gaieté
Et d'aménité,
Déshonoroit la France.
Nous voilà changés,
Vous nous corrigés
De notre extravagance.

Ainsi l'Abbé savoit toujours
Placer quelque louange ;
Tout en écoutant ses discours,
Elle trouvoit étrange
Qu'au pays vanté
De la liberté,
Chacun fût sans cocarde,
Et que nul bourgeois
Défenseur des lois
Ne vînt monter la garde.

AIR : *Tous les bourgeois de Chartres.*

Amant de la Nature,
Volney botanisois...(1)
Pour la race future
Vieuzac journalisoit.
Mais Lameth commençoit à regretter la France.
Las de ne voir aucun Couvent,
Pour y pouvoir innocemment
Déployer sa vaillance.

Tout était prêt à Londres pour recevoir dignement l'amour et l'espoir des Français ; la société de la révolution avoit pourvu d'avance à tous ses besoins, et la jeune Constitution en entrant dans ce club, crut au premier moment, être encore dans celui qui l'avoit vu naître. Le lord *Stanhope* lui fit les honneurs de ce palais, avec toute la galanterie anglaise ; et d'accord avec Lameth, il la prit sous sa garde ; laissons la reposer sous les aîles de ces guerriers, pour fixer

(1) C'étoit afin de satisfaire son goût pour l'histoire naturelle, qu'il avoit consenti à être envoyé en Corse.

nos regards sur une scène digne de toute notre attention. Au milieu de la foule, deux hommes se cherchoient; c'étoient le docteur *Price* & l'abbé Syeyes; tous deux également célèbres, tous deux l'honneur de leur nation, tous deux chers à l'humanité, s'aimoient depuis long-tems sans se connoître; ils se trouvent enfin, ils s'approchent, se serrent étroitement, versent des larmes de tendresse et rompant à la fois le silence.

DUO *du docteur Price et de l'abbé Syeyes.*

(Duo du Déserteur.)

L'abbé Syeyes.

Enfin, la victoire est à nous,
Tout remplit nos vœux les plus doux;
Déja l'espoir à mes yeux brille.
Des ruines de la Bastille,
Par-tout naîtra la liberté,
De nos pays la tendre humanité
Va ne faire qu'une famille.

Le docteur Price.

La victoire est à nous. Nos mains de l'univers
Vont donc briser les fers.
Tout peuple s'aimera,
Genève s'unira
Avec Rome.
Le Sérail avec succès
Lira vos écrits sur les
Droits de l'homme.

Que ne puis-je rendre le lecteur présent à cette entrevue ? que ne puis-je lui rapporter dignement tout ce qui s'y dit de touchant et de sublime ; pour deux cœurs animés et brûlans des saintes flammes de l'humanité combien il étoit doux de pouvoir s'épancher librement, de se trouver si semblables, si dignes de s'entendre et de se répondre ; dès le premier moment le Docteur Price obtint la confiance du Docteur François, qui l'introduisit auprès de la *jeune Constitution*, et bientôt initié dans ses secrets, devenu confident de ses pensées, il lui parla en ces termes ;

AIR : *On compteroit les diamans.*

Je vous vois, et je suis heureux ;
Je le fus à vôtre naissance,
Et je le serai si je peux
Etendre encor votre puissance.
Mais le dirai-je, des esprits
Je crains l'inconstance fatale,
Vous laissez, Madame, à Paris,
Une dangereuse Rivale.

Jadis chère à tous les François
Tous les cœurs lui rendoient hommage ;
Ses fautes ont fait vos succès,
Mais ses larmes sont votre ouvrage.
Ce peuple, un jour moins agité,
Peut encor se tourner vers elle,
Le malheur pare la beauté,
Et semble la rendre nouvelle.

Il faut l'avouer, ses erreurs
Sont moins d'Elle que de son âge,
Mais ferme au milieu des malheurs,
C'est dans Elle qu'est son courage.
Du Peuple je crains la pitié,
Toujours la beauté trouve grace,
Toujours d'une vieille amitié
De bons cœurs retrouvent la trace.

Un jour ne frémiront-ils pas
Plus que nous ne voudrons peut être,
Des pièges semés sur ses pas
Jusques dans les bras de leur Maître ?
De ce jour affreux, plein d'horreurs,
Craignez le souvenir funeste.
On ne verroit que ses malheurs
Et l'on oublieroit tout le reste.

Quoique la pupile des deux docteurs fut entrée dans Londres *incognito* et sans bruit, dès le lendemain son arrivée n'étoit déjà plus un secret et la ville en fut pleinement instruite par un placard affiché dans les rues ; voici ce qu'on y lisoit :

« Les Amateurs sont prévenus qu'il est venu à Londres une jeune Demoiselle fraîchement débarquée de France, et parlant la langue de ce pays ; elle est fille d'une société de Quakers qui ont travaillé ensemble et long-tems, à faire ce préſent à l'humanité : élevée dans leurs principes elle aime tous les hommes, et ne veut que leur bonheur ; auſſi n'ignore-t elle aucun des moyens de le faire ; tous les citoyens seront reçus chez elle indistinctement ; les titres ne sont rien à ses

yeux, la croyance et le culte encore moins; elle ne voit dans l'homme, que l'homme même, & l'on sera en activité chez elle, moyennant une contribution directe qui n'excédera pas deux livres sterl.... et quelques shel., elle a même une antipathie naturelle pour les grands seigneurs et pense qu'ils auroient besoin d'être régénérés avant d'être admis à ses faveurs, à moins qu'ils n'ayent donné des preuves de mérite et de bonnes mœurs, comme le duc d'O... etc. son adresse est à la société de la révolution.

Le docteur *Price* donnera incessamment une notice détaillée qui contiendra l'exposé de ses principes, de ses goûts, de son caractère, et de sa morale, le tout orné de son portrait en miniature.

P. S. on prie ceux ou celles qui auront quelque pouoir sur l'esprit de la jeune Personne, de la détourner du projet qu'elle a conçu, dit-on, de parcourir les provinces et comtés d'Angleterre; sa vertu pourroit y voir dans la forme

des élections, des choses dont elle seroit indignée; mais on la prévient que ce commerce est le meilleur revenu du pays, et qu'en le blâmant, elle pourroit bien n'y gagner autre chose que d'être lapidée.

Ce danger d'être lapidée ne menaçoit que sa vie; mais il se formoit sur sa tête un autre orage bien plus affreux, sans doute, car il menaçoit son honneur; le dialogue suivant suffira pour developper au lecteur cet exécrable complot; les personnages sont le duc d'O- et Mr de la C.

LE D. D'...

AIR : *Le beau Mirliton.*

Eh! bien, l'on dit qu'elle arrive,
Cette *Constitution*,
Elle vient, en fugitive
Pour faire ici, sans façon,
Voir son mirliton,
Mirliton,
Mirlitaine,
Voir son mirliton
Mirliton,
Dondon,

Par ma foi, mon cœur m'inspire
Un projet très-peu commun,
Je brûle de la séduire,
Car elle doit avoir un
Plaisant mirliton, etc.

Du Maire et du Capitaine,
C'est la maîtresse, dit-on,
Pour eux, mon cher, quelle peine
Si j'allois lui prendre son
Divin mirliton, etc.

M. DE LA C...

AIR : *A moi, charmant Anacréon.*

Monseigneur, quel projet affreux!
Quelle tentation vous presse!
Combien vous seriez odieux,
Si vous outragiez sa jeunesse.
Ah! Monseigneur le sait trop bien,
Il est, un plus tendre moyen. ...
Laissez, laissez-moi,
On peut s'en fier à ma foi.

Bientôt le *divorce* en honneur
De vos premiers fers vous dégage;
Alors vous pourrez, Monseigneur,
Parler d'offre de mariage.

Monseigneur, vous le sentez-bien,
Dans le fond il n'en sera rien,
Laissez, laissez-moi,
On peut s'enfier à ma foi.

Ce bruit accrédité par nous,
Vous gagnera tous les suffrages,
Les François chériront l'époux
Du tendre objet de leurs hommages.
Monseigneur, vous le sentez-bien,
Du trône c'est le vrai chemin,
Laissez, laissez-moi,
On peut s'en fier à ma foi.

JOURNAL

EN

VAUDEVILLES.

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre au Roi, je la ferois aux Dieux.

M. de la Rochefoucault.

N°. XI.

* * *
* *
*

1790

JOURNAL

EN

VAUDEVILLES.

VARIÉTÉS.

C'EST quelque chose de prodigieux que cet amour de la Patrie, qui enflamme aujourd'hui tous les cœurs. L'émulation est à son comble, tous les Ordres, tous les Etats s'empressent d'en donner des preuves, hors celui de la contribution patriotique, le moins important de tous, comme on sait.

Il n'est, sans doute, personne qui ne se rappelle avec intérêt, l'hommage fait à l'Assemblée

Nationale, par de jeunes demoiselles de Versailles ; à la vérité, cet hommage étoit peu de choses, et conforme à l'âge de ces enfans ; mais en grandissant, elles offriront d'avantage, parce qu'elles auront plus. En attendant, nous osons dire qu'il n'est point de Française sur qui cet exemple de générosité ait fait plus d'impression, que su madame de B... , Citoyenne *du district des petits Pères*, connue par son bon cœur, autant que par son esprit, ses petits vers, ses chansons, bouquets, madrigaux, et un grand nombre d'*œuvres galantes*, dont la réputation a passé les limites de son district. On sait que les lauriers de *Miltiade* se présentoient à *Thémistocle*, jusques dans son sommeil ; la gloire de ces jeunes vierges n'a pas été moins puissante, sur le cœur de madame de B... , elle y a réveillé tout le feu du patriotisme. Elle n'a pu penser sans douleur, que des *innocentes*, comme elle les appelle, ayent eu plus d'esprit et de zèle que *leurs mamans*, et dans un saint accès de sa noble jalousie, elle a écrit aux Matrônes de son District la lettre circulaire ci-jointe, monu-

ment éternel de son goût pour la belle poésie !, comme de son amour pour la chose publique.

Madame de B..., aux Dames du District des Petits-Pères.

AIR : *Boire à son tirelire, lire.*

Eh ! quoi donc sans rougir
Verrons-nous ces novices
Les premières, offrir
De tendres sacrifices.
Ah ! maudissons notre lenteur.
Quel tort pour notre tirelire,
Pour notre toureloure, loure,
Pour notre honneur.

C'est envain que mon cœur
Brûloit du plus beau zèle,
D'autres ont eu la fleur
D'une gloire si belle.
Mais après ces jeunes tendrons,
Quel prix auroient nos tirelire,
Auroient nos toureloure, loure,
Auroient nos dons.

Je sais que leurs présens
Sont bien sans conséquence,
Que les nôtres plus grands
Auroient plus d'importance.
Mais, las ! ce n'est point la grandeur
Qui rend un tirelire, lire,
Qui rend un toureloure, loure,
Un don flatteur.

Et cependant que ne devions-nous pas à l'Assemblée Nationale ? Combien de fois nos cercles ont retenti de ses louanges ; et pourtant quelle a été notre reconnoissance.

Notre zèle est sans fruit
Pour l'Assemblée auguste ;
Qui chez nous introduit,
Un *ordre* sage et *juste*,
Qui nous rend, par de bonnes loix,
Nos anciens tirelire, lire,
Nos anciens toureloure, loure ;
Nos anciens droits.

Sur leurs cœurs désormais,
Nos vœux seront sans force ;
Plus d'espoir de Décrets
En faveur du Divorce.

Elas ! pourtant, quoi de plus doux
Que de changer de tirelire,
Changer de toureloure, loure,
Changer d'époux.

Ah ! mes chères compagnes, si vous êtes sensibles à mes justes plaintes, si l'honneur et la patrie vous parlent, réunissons-nous, avisons aux moyens de réparer le tems que nous avons perdu, montrons à ces jeunes imprudentes que si leur zèle a été plus actif, le nôtre est plus durable, et que nous avons assez de moyens et de ressources pour les faire oublier. Si quelqu'une d'entre nous ne partageoit point les sentimens qui m'animent, puisse-t-elle, je le dis sans crainte, et le patriotisme me sert d'excuse, puisse-t-elle avoir un mari qui, pendant le jour, ne s'avise jamais d'aller à son District, et la nuit, ne soit jamais forcé de monter sa garde.

Nous ne cesserons de nous plaindre avec toute la France, des délais qu'éprouve sans cesse l'envoi des décrets de l'Assemblée. On est quelquefois une semaine entière pour les porter aux extrémités du royaume, ce qui est bien mal répondre à l'impatience des Citoyens.

Le ministère n'auroit-il pas déja dû chercher les moyens de faire connoître aux municipalités tous les décrets des Tuileries, le jour même qu'ils y seroient prononcés. Nous osons le dire, rien n'est si facile, c'est de les deviner, et il ne faut être, pour cela, ni sorcier ni ministre. Quel habitant de Paris ne savoit pas d'avance que les parlemens seroient supprimés, que le clergé perdroit sa cause, que les assignats seroient autorisés, la vente des biens prononcée, etc. Il est d'ailleurs des décrets si pressans, d'une importance si majeure, que le moindre délai dans leur publication pourroit être funeste à l'Assemblée, et par conséquent à la France entière. Tel est celui qui a été porté lundi dernier, et que nous nous empressons de consigner dans ce journal.

DÉCRET

De l'Assemblée Nationale, qui défend à tous les Bailliages de nommer d'autres Députés à leur place.

Le peuple seul est souverain,
Ce premier principe est certain;
Et le second, c'est que la France
Mit ses pouvoirs en uotre main,
Mais si de sa toute-puissance,
Sa bonté nous a revêtus,
Il est donc de toute évidence
Que ce qu'on donne, on ne l'a plus.
Ainsi ses pouvoirs sont les nôtres,
Et nous osons vous commander
De ne les point donner à d'autres
Tant qu'il nous plaît de les garder.

ANNONCES.

Les personnes bien instruites commencent à

craindre que la revue de la sixième division n'ait pas lieu dimanche, 25, au champ de mars, comme on l'avoit annoncé.

Si cette crainte est fondée, nous ne doutons point que les faiseurs de nouvelles n'y trouvent une ample matière à leurs conjectures ; ils diront peut-être qu'on a découvert une correspondance secrette entre le général Paoli, (qui doit faire cette revue), et la cour d'Angleterre ; que ce général est chargé par M. Pitt de s'instruire à fond de la force, de l'état, et des dispositions de nos milices ; nous protestons d'avance que ces bruits seroient calomnieux, & nous espérons aussi que les bons citoyens, loin de s'allarmer de ce péril imaginaire, ne seraient pas fâchés qu'on vint les étudier & les examiner par le côté le plus formidable & le plus imposant ; plût au ciel même que tous nos ennemis fussent au champ de mars, et témoins de ce spectacle ; ainsi nous nous bornerons à dire, non pour rassurer les bons patriotes, mais par amour pour la vé-

rité que si cette revue n'a pas lieu, il n'en faut pas chercher d'autre cause que la délicatesse de M. de la Fayette, ainsi qu'il est aisé de le deviner par le compliment qu'il reçut de Paoli à sa dernière revue, et que nous nous faisons un plaisir de faire connoître à nos lecteurs.

Le Général Paoli.

AIR : *Ce fut par la faute du sort.*

Quel souvenir cruel et doux
M'offre la garde Parisienne, . . .
Je fus commandant, comme vous,
D'une milice Citoyenne.
Comme vous, ils m'avoient élu
Pour *leur chef*, et non pour *leur maître*;
Mais mieux que vous, si j'avois pu,
J'en aurois *profité* peut-être.

Chaque jour accroît vos honneurs,
Votre pouvoir et votre armée;
Moi, je n'ai plus que mes malheurs;
Mes talens et ma renommée,
Vous dont ils respectent la loi;

Admirez quel sort est le nôtre. . . .
N'ayant plus de soldats à moi,
Je viens contempler ceux d'*un Autre*.

TRIBUNAUX.

Les nouvelles d'Angleterre sont assez étranges, on y parie dix contre un que dans un mois *le Châtelet* n'existera plus. Ce qui assurément n'est pas vraisemblable. Nous ignorons au reste comment il est possible que Londres ait déja connoissance de la sortie éloquente et vigoureuse que, ces *jours derniers*, au club des jacobins, M. *d'Anton* a faite contre ce tribunal, tandis que nous n'en avons reçu l'extrait, de la main même de ce député, qu'avant hier à minuit.

On lit encore dans des papiers anglais, qu'on vient d'élever à Paris autel contre autel, et tandis que le Châtelet redouble de soins et de

zèle pour lever le voile qui couvre encore les horreurs de la nuit du 6 octobre, et découvrir les auteurs de ces ténébreux complots, le club des jacobins ennemi naturel de toute inquisition, n'est pas en reste à l'égard du Châtelet, et sans aucun intérêt personnel, mais par pure humanité, ses membres rassemblent tous les sujets de plaintes qu'on peut avoir contre ce tribunal, et invitent tous les citoyens à les leur adresser dans le style le plus vigoureux qui leur sera possible. *Frapper fort, c'est frapper juste.*

A Londres, les amis de la révolution n'attendent que ce dernier coup pour pouvoir espérer l'entière régénération de la Justice, sur-tout dès qu'on aura ôté aux Prévôts le peu de pouvoir qui leur reste encore.

Hier, on chantoit sur le *Pont neuf*, des couplets qui m'ont paru faits sur ce sujet important, et que peut-être le lecteur ne sera pas fâché de connoître.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Sans doute on fera bien de pendre
Ceux qui par trop de bonne foi,
Par un zèle naïf et tendre
Aiment à *protéger* leur roi. . . .
Ceux qui dans une nuit suspecte,
Ont mieux su cacher leurs desseins, ...
Ah ! doucement, qu'on les respecte,
On ne pend pas des Souverains.

Non, nous veillons sur nos Oracles,
Et nous ne souffrirons jamais
Qu'on *décrète* ainsi, sans obstacles,
Plus d'un grand faiseur de décrets,
Ni que trahis par la fortune,
On les fasse passer bientôt
Du tumulte de la *tribune*
Au silence de l'E. . . . . .

Aux Auteurs du Journal en Vaudevilles.

De Londres, ce 19 Avril, 1790.

AH ! Messieurs, que ne vous dois-je pas ? mon cœur frémit encore du danger que vous m'avez révélé : hélas ! quelle étoit ma sécurité ! quoi ! j'étois menacée de perdre son cœur ? et cette *Constitution*, cette fille de QUAKERS était ma rivale ! ah ! Messieurs, vous m'avez éclairée ! que ne dois-je point à vos immortels couplets, ils ont prévenu le malheur de ma vie entière : car le danger connu n'est plus à craindre.

Puissent vos vers en récompense, être chantés par toutes les bouches de la Capitale ! puissiez vous aussi n'éprouver jamais les tourmens de l'amour, et sur-tout n'être jamais trahis par une Amante ou par une *Épouse*.

Signé, AGNÈS DE BUFF.

JOURNAL

EN

VAUDEVILLES.

LE TEMPLE

DE LA MAIRIE.

Que le Bailli qui baille, aille bailler ailleurs.

Harmonie imitative de M. Piis.

N°. XII.

1790.

JOURNAL

EN

VAUDEVILLES.

AIR : *Compère Guilleri.*

IL étoit un bon homme
Qui se nommoit Bail.....
Guilleri,
Et qui fit, Dieu sait comme,
Un rêve assez joli,
Carabi;
Oh, oh, carabo,
Ah, ah, caraba,
Compère Guilleri,
Rêve toujours, rêve toujours, rêve toujours ainsi.

Un jour donc notre Sage,
A rêvé que Paris,
Guilleri,
Devenoit un Village
Dont il étoit Bailli,
Carabi,
Oh, oh, etc.
Rêve toujours,
Rêve toujours,
Rêve toujours ainsi.

Le voilà qui préside,
Et l'argent vient aussi
Guilleri,
Rêver sur l'*Atlantide*,
N'étoit pas si joli,
Carabi,
Oh, oh, etc.
Rêve toujours,
Rêve toujours,
Rêve toujours ainsi,

Heureux qui fait un somme
De plaisirs si rempli,
Guilleri,
Mais pourtant le bon homme

A quelque peine aussi,
Carabi,
Oh, oh, etc,
Jamais le bien
Jamais le bien
Ne nous vient sans souci.

Il est vrai qu'il domine,
Mais n'est point obéi,
Guilleri,
Tout District s'imagine
Qu'il est le maître aussi,
Carabi,
Oh, oh, etc,
Car à présent
Il est plaisant,
Que chacun rêve ici.

Le bon homme s'en tire
Comme il peut, Dieu merci,
Guilleri,
Au lieu de tout conduire,
Par tous il est conduit,
Carabi,
Oh, oh, etc,

Car à présent
Il est plaisant,
Que chacun règne ici.

Non pas qu'on lui refuse
Des mœurs et de l'esprit,
Guilleri,
Mais hélas ! il s'abuse
S'il croit que çà suffit,
Carabi,
Oh ! oh ! etc.
Il faut rester,
Il faut rester,
Ce que le ciel nous fit.

Telle est la chansonnette qui se trouve à la page 7 d'un petit manuscrit intitulé : *le Temple de la Mairie*, et dont nous devons, en notre qualité de Journalistes, rendre compte à nos souscripteurs.

Ce poème commence par la description du temple, dont voici quelques fragmens :

(1) Non loin des rives fréquentées,
Où fière d'envoyer ses dons,
Cerès dépose les moissons,
Que les flots nous ont apportées ;
Près des lieux sanglans ou *Favras*,
Victime immolée à la France,
Subit la honte du trépas,
En attestant son innocence ;
Près du réverbère fameux,
Dont la vive et sainte lumière,
A de la Nation entière
Eclairé le cœur et les yeux..... etc.
S'élève un antique Edifice,.....
Mais que des travaux plus hardis
Ont su reconstruire depuis
Sur les débris de la police,
Entassés sur d'autres débris.

. . . . . .

La Déesse qu'on y révère
Autrefois étoit sans autels,....
Elle est aujourd'hui des mortels,
La divinité tutélaire,
Et même le François espère,

---

(1) Le port au bled..... *Note du Rédacteur.*

Qu'ainsi que lui, toute la terre
Rendra des honneurs solemnels
A sa puissance salutaire.
Paris de ce culte nouveau
A le premier donné l'exemple,
Et rempli d'un zèle aussi beau
Chaque canton lui dresse un temple.
. . . . . .
Elle a ses prêtres, ses soldats,
Une écharpe au lieu de couronne;
Hélas! pourtant quand elle ordonne,
Le mal est qu'on n'obéit pas,
Et notre Déesse est si bonne,
Que pour éviter l'embarras
Elle se livre et s'abandonne
A qui veut lui tendre les bras.

Tout est de mode dans la capitale; cette Déesse, long-temps méprisée, jouissoit pour un moment de la faveur générale; tous les regards se tournoient vers elle, tous les citoyens prétendoient à l'honneur de la servir; ce qu'on ambitionnoit le plus, c'étoit, comme de raison, la place du grand Prêtre; celui qui l'occupoit, n'étoit là que par *intérim*, et plus d'un rival se disputoit sa dépouille.

Sans nous astreindre à suivre l'auteur pas à pas, nous transporterons tout-à-coup le lecteur dans l'intérieur du temple.

Deux hommes se présentent d'abord à ses regards, ils paroissent unis de l'amitié la plus vive, leurs bras sont passés l'un dans l'autre; mais l'un semble le maître, et c'est M. Frétea.... l'autre a l'air d'un confident, c'est Vauvilli....

Frétea.... considére quelque temps, sans rien dire, l'autel où s'assied le grand Prête, et s'écrie:

AIR: *Ah! le bel oiseau maman.*

La belle place, vraiment,
Qu'en dites-vous, mon compère,
Pour la remplir dignement
Je me sens un vrai talent.

Mais j'ai plus d'un concurrent
C'est ce qui me désespère,
C'est dommage assurément,
Qu'en dites-vous, mon compère,
Pour la remplir dignement
Je me sens un vrai talens.

VAUVILLI...,

AIR: *Tôt, tôt, tôt, battez chaud.*

Je vous le répète en deux mots,
Elle est à vous.... Sur vos rivaux
Vous avez plus d'un avantage....
Vous fûtes deux fois Président,
Et puis, compère, assurément,

Vous aurez encor mon suffrage,
Tôt, tôt, tôt,
Battez chaud
Bon courage,
Il faut avoir cœur à l'ouvrage.

M. FRÉTEA...

AIR : *De la Vaudreuil.....* Contredanse.

Ah ! compère, ah ! compère,
Qu'un bon ami
Est chose nécessaire,
Oui, compère
Mon cœur espère....
Votre amité ne fait rien à demi.

M. VAUVILL.

D'abord je réponds des Commères
Toutes leurs voix seront pour nous.
Nous aurons aussi les Compères....

M. FRÉTEA.

Ah ! que ce langage m'est doux !

ENSEMBLE.

Ah ! compère, ah ! compère
Un bon ami
Est chose nécessaire,
Oui, compère,
Mon cœur espère....
Votre } amitié ne fait rien à demi.
Mon }

M. FRÉTEA...

Aussi ma reconnaissance

VAUVILL.....

Vous me la prouvez d'avance,
Seul vous prîtes ma défense
En bon et véritable ami.

ENSEMBLE.

Ah! compère, ah! compère
Qu'un bon ami
Est chose nécessaire.
Oui compère,
Déja j'espère
Votre / Mon } amitié ne fait rien à demi.

La seconde scène présente un personnage inattendu. Au moment où Me Fréteau va faire sa prière à la Déesse, il est surpris par le marquis de Condorcet, qui pénétrant aisément son dessein, lui dit :

Air : *Des billets doux.*

Quoi vous-même aussi,
Frét.... Pourquoi non?

Le marquis de Condorcet.

Se peut-il que l'ambition
Commère, vous chatouille...

Fréteau.

Comme vous j'en puis avoir, moi.

Condorcet.

Il faudroit donc que cet emploi
Pût tomber en *quenouille* !

Vauvilliers qui, comme on sait, est un fin *Grec*, au lieu de s'amuser à répondre, emmène avec lui Me Fréteau, et délivre Condorcet de la vue d'un rival.

Le Marquis resté seul, s'adresse en ces termes, à la Divinité du Temple.

Air : *Je suis Carmélite, moi...*

Déesse chère à la Philosophie,
Reconnoissez ma voix.
Du genre humain, ma plume et mon génie,
Ont défendu les droits.
Même, je croi
Etre un peu votre père....
Je dois être Maire
Moi,
Je dois être Maire,

J'ai d'Arouet les projets, le courage
Et la célébrité.
Des grands auteurs, l'honneur du dernier âge,
Seul je suis resté.
Aucun je croi,
Ne dira le contraire.....
Je dois être Maire
Moi,
Je dois être Maire.

J'ai seul formé tous nos jeunes grands hommes,
Les Mathi..., les ....llons,
Et ces flambeaux du beau Siècle où nous sommes
Me doivent leurs rayons,
Aucun, je croi
Ne dira le contraire...,
Je dois être Maire
Moi,
Je dois être Maire,

Le *Ciel* me fit pour remplir cette place,
Et ma Compagne aussi;
Car où chercher plus d'attraits et de grace
Pour figurer ici!....
Trouvera-t-on
Qu'elle a l'air de Grisette,
Comme Fanchonnette?
Non,
Comme Fanchonnette. (1)

Uu troisième personnage l'écoutoit en riant. C'étoit, et sûrement nos lecteurs ne s'y attendent pas plus que nous, c'étoit M. Desmeuniers. Il ne disoit rien, mais il tenoit un *rapport* sur la Municipalité, qu'il venoit offrir à la Déesse. Desmeuniers est si aimable, son langage est si séduisant, que peut-être son offrande eût été acceptée, sans l'apparition soudaine de l'abbé Syeyes qui regar-

(1) Fanchonnette est, comme on sait, la femme à Jérôme; et l'on soupçonne que Jérôme pourroit être M. Bailli.

dant ses deux rivaux d'un air profond et dédaigneux, s'approche fièrement de l'autel.

AMPHIGOURI DE L'ABBÉ SYEYES.

Air : *Du menuet d'Exaudet.*

Mes discours
Ont toujours
Servi l'*Homme*,
Cicéron n'en fit pas tant,
Et fut Consul pourtant
De Rome.
Un grand Roi
Prit la loi
D'Aristote.

[*Se tournant vers Desmeuniers.*]

Je fus votre Précepteur, ...
Contre moi votre cœur
Complotte.

Point n'ai besoin de métendre,
Certes on doit me comprendre.
Ecrivez. . . . .
Poursuivez
Vos manœuvres,
Vous ne réussirez pas,
Car j'ai pour avocats
Mes œuvres.

Mes discours
Ont toujours
Servi l'*Homme*,
Cicéron n'en fit pas tant
Et fut Consul pourtant
De Rome.

Comme ces trois rivaux sont d'une humeur douce et pacifique, ils alloient tranquillement discuter leurs prétentions, lorsque des clameurs et un bruit affreux se firent entendre autour du temple. La Déesse même trembla sur son autel, et sa frayeur n'étonnera personne. Elle est, comme on sait, d'un caractère doux et timide, et ce qu'elle craint le plus, ce sont les clameurs et le bruit. Ce fût bien pis, quand elle vit son temple profané et ses portes enfoncées, on croit même qu'elle alloit s'enfuir, si une partie des dames de la halle, qui faisoient tout ce vacarme, ne l'eût forcé de rester, tandis qu'un redoutable détachement de ces héroïnes portoient entre leurs bras, jusqu'aux pieds du sanctuaire, le grand, le trois fois grand comte de Mirabeau; après avoir mollement déposé leur précieux fardeau, elles formèrent un cercle autour de lui, en chantant de toutes leurs forces, charmant concert dont la Déesse fût vraiment touchée.

Air : *Pardevant derrière.*

Faites place à notr' vigoureux
C'est lui qui s'ra Maire,
Voilà de plaisans langoureux
Pour l'emporter sur l'vigoureux,
Pardevant derrière,
Pardevant, devant.

J'vous apportons ici le vœu
De la Halle entière,
Oh ! pardi, nous verrons beau jeu,
Il mettra tout not' vigoureu,
Sans devant, derrière,
Sans devant, devant.

Allons, qu'on ne raisonne pas,
Qu'on le fasse Maire,
Ou la lanterne est à deux pas,
Vous y dans'rez du haut en bas,
Pardevant derrière,
Pardevant, devant.

Aussitôt la Reine de Hongrie détache de son genou sa chaste jarretière, en fait une écharpe au vigoureux, et le baisant sur les deux joues, lui dit :

En attendant le baudrier
Pends cette jarretière,
Mais voyés donc not' Chevalier
Comme à merveill' cela lui sied,
Pardevant derrière,
Pardevant devant.